

Clara Oz

**Resist**  
*or not?*

VOL. 3



Addictives

Clara Oz

# Resist *or not?*

VOL. 3

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

**Facebook** : [facebook.com/editionsaddictives](https://facebook.com/editionsaddictives)

**Twitter** : [@ed\\_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

**Instagram** : [@ed\\_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

Et sur notre site [editions-addictives.com](https://editions-addictives.com), pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

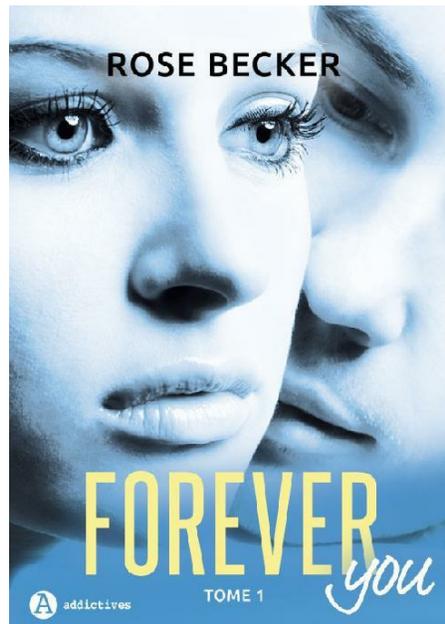
**Également disponible :**

## Forever you

Je m'appelle Grace Adams, j'ai 17 ans et ma vie est empoisonnée par un secret. Je ne suis pas celle que je prétends. Je porte un masque en permanence : au lycée, avec mes amis, en famille. Je joue à être une autre, une fille que je ne suis pas.

Jusqu'à Noam.  
Noam Hunter.

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Également disponible :**

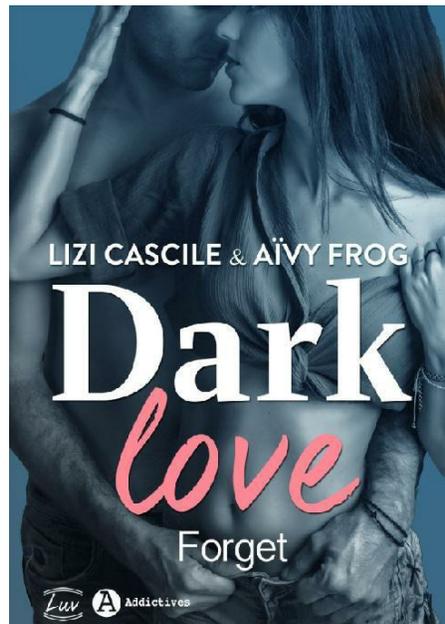
## **Dark Love : Forget**

Douce et innocente, Anna doit se marier avec Yann, son ami d'enfance, qui exerce une emprise de fer sur elle. Iris, sa meilleure amie, est son exacte opposée : libérée et séductrice, elle n'accepte aucune règle. Mais à quelques mois de la cérémonie, Anna prend peur et s'enfuit. Iris l'accueille à bras ouverts, sans lui poser la moindre question, et se promet de sauver son amie et d'annuler le mariage. Elle lui fait alors rencontrer de nombreux hommes, qui vont faire comprendre à Anna que la vie a bien plus à offrir qu'elle ne le croyait.

Mais Iris aussi cache un cœur malmené sous sa carapace : elle est la maîtresse de son patron marié, sa famille la rejette... Hayden, célèbre pilote de F1, n'a pas peur de plonger dans les ténèbres pour la découvrir. Des ténèbres où règnent la luxure, la sensualité et la décadence...

Hors de question pour Anna et Iris de revenir en arrière ! Le monde n'a qu'à bien se tenir !

[Tapotez pour télécharger.](#)

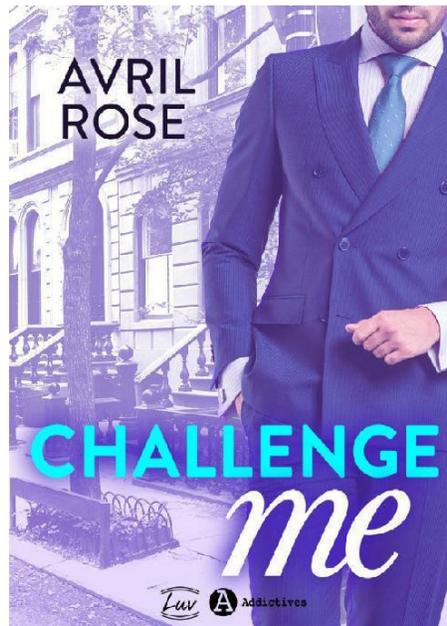


**Également disponible :**

## Challenge Me

Fraîchement divorcée, Olivia a du mal à s'en sortir. Entre sa carrière d'avocate qui ne décolle pas et l'énergie que lui demande son petit garçon de six ans, elle a perdu toute confiance en elle. Une lueur d'espoir apparaît soudain dans la vie de la jolie trentenaire : un poste se libère à New York, mais elle n'aura que quelques mois pour faire ses preuves. Serait-ce le défi qu'elle attendait pour redonner un sens à sa vie ? Quand elle rencontre Ethan Parker, son séduisant patron, toutes ses certitudes volent en éclats. Choisira-t-elle la voie de la raison ? Ou celle de la passion...

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Également disponible :**

## **Wild Love - Bad boy & secret girl, 1**

Casey Lewitt est l'une des plus grandes stars de Hollywood. Enfant terrible aux mille frasques, il se sort de toutes les situations d'un sourire charmeur.

Mais après le scandale de trop, il a désespérément besoin de redorer son image.

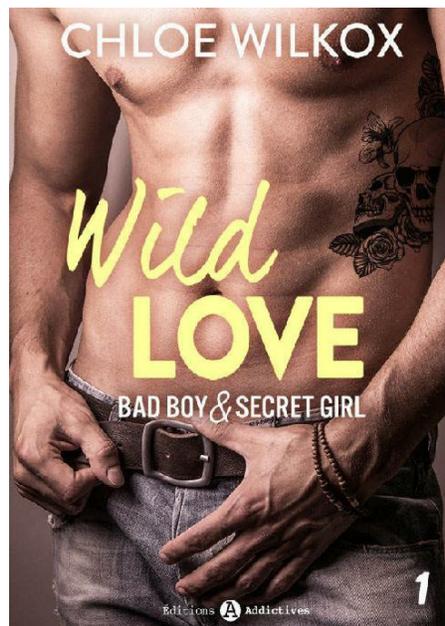
Alors il est envoyé contre son gré à Hawaï pour une mission humanitaire : pas d'alcool, pas de drogue et pas de fête. L'enfer !

Et le pire, c'est Alana. Aussi fière que coincée, la jolie bénévole le fusille du regard à chaque instant.

Elle rêve autant de l'embrasser que de le gifler, et leurs affrontements sont électriques.

Tous les coups sont permis !

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Également disponible :**

## **You... after me**

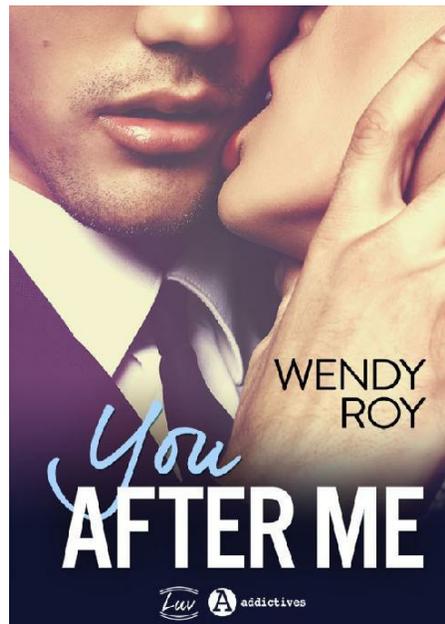
Pour Elizabeth Jones, seule son entreprise compte.

Les sentiments ? Surfaits.

Les hommes ? Négligeables.

Alors quel intérêt pourrait avoir Scott Anderson, cet écrivain doux et sensible ? Aucun. Surtout quand sa société est en danger ! Pourtant, il se pourrait bien que cet homme d'apparence inoffensive soit la véritable menace, celle qui pourrait tout changer, pour elle comme pour lui...

[Tapotez pour télécharger.](#)



Clara Oz

**RESIST... OR NOT ?**

**Volume 3**

 **addictives**

# 1. En plein cauchemar

**Eva**

Il est 22 heures passées lorsque j'arrive en taxi devant le General Hospital de Nashville. C'est la panique qui a guidé mes actes jusque-là. La panique, couplée à la peur et à l'angoisse.

*Horrible mélange...*

Dès que j'ai eu le message sur mon répondeur, j'ai arrêté un taxi et foncé à l'aéroport. De mon portable, j'ai cherché les vols pour Nashville et j'en ai réservé un dans la foulée. Ironiquement, je pourrais dire que j'ai de la chance dans mon malheur puisque j'ai trouvé un vol dans l'après-midi. Et depuis, mon cœur n'arrête pas de flancher, mon corps de trembler et mon esprit de mouliner. De mouliner dans le plus mauvais sens du terme, en imaginant mille scénarios aussi sombres les uns que les autres.

L'hôpital, haut bâtiment rayé de blanc et de fenêtres illuminées, s'élève devant moi. La dernière fois que je suis venue ici, j'étais âgée de cinq ans et j'avais avalé une bille. Et je m'en souviens à peine.

Je regarde par la vitre. À quel étage se trouve-t-elle ? On ne m'a rien expliqué dans les messages, juste qu'il fallait que je vienne au plus vite à l'hôpital parce que ma mère y avait été emmenée. C'est inhumain de faire ce genre de choses ! J'ai essayé de téléphoner plusieurs fois mais les services étaient sans cesse occupés et après, j'étais dans l'avion, donc sans possibilité de passer un appel. J'ai aussi appelé les portables de mon père et de ma mère, mais personne n'a répondu. Ça fait donc plus de huit heures que je m'imagine mille choses, toutes plus dramatiques les unes que les autres...

*Pourvu que ce ne soit pas grave...*

Quand le taxi s'arrête, je tiens déjà dans une main l'argent préparé auparavant tandis que l'autre est accrochée à la portière pour l'ouvrir. Je ne veux pas perdre une minute. Je tends les billets au chauffeur, lui laissant par la même occasion un peu de monnaie. Si je fais toujours attention à mes dépenses, là, c'est bien le cadet de mes soucis de lui en laisser plus que ne me le permettent mes économies.

Une fois sortie du véhicule, je cours jusqu'à l'accueil de l'hôpital, protégé par des vitres de Plexiglas, mon sac collé contre mon ventre, comme s'il pouvait adoucir la boule de bowling logée à l'intérieur. Essoufflée, je demande le numéro de chambre de ma mère, puis je me rue dans l'ascenseur pour rejoindre le cinquième étage. J'appuie frénétiquement sur le bouton d'appel mais il ne semble pas très pressé d'arriver. Je souffle un bon coup et me rue dans les escaliers. Une fois parvenue au cinquième étage, je reprends ma respiration tout en cherchant la porte 583. Dans le

couloir, une odeur de produits d'entretien et de médicaments me fait grimacer. Je déteste ce genre d'endroit, froid et impersonnel, synonyme de drames et de malheurs. C'est vrai, excepté pour les accouchements, l'hôpital est toujours signe de malchance, non ?

En plus, le couloir est peint en jaune moche, et des cadres représentant des fleurs, tournesols, marguerites, lilas et je ne sais quoi encore recouvrent les murs. Si c'est censé remonter le moral aux personnes qui viennent ici, c'est franchement loupé. Je frappe contre la porte dès que je l'ai trouvée, j'attends quelques instants et entre.

La pièce est plongée dans la pénombre, seule une veilleuse diffuse une faible lumière orangée au-dessus du lit.

*Au-dessus du lit où est allongée ma mère...*

Mary Donovan, notre voisine, petite femme aux cheveux blancs permanentés et toujours habillée d'une blouse par-dessus sa robe, que je connais depuis que je suis toute petite, est assise sur un fauteuil. Elle se lève dès que j'entre. Son visage est grave, des cernes entourent ses petits yeux bruns.

– Eva, Dieu merci... souffle-t-elle.

Elle m'enserme dans ses bras, m'étouffant presque. Mon visage est tourné vers le corps qui ne produit aucun mouvement. Le corps de ma mère. Je réprime un sanglot.

– Qu'est-ce qui se passe ? chuchoté-je, la gorge nouée.

Mary me délivre de son emprise, allume une petite lampe, ce qui me laisse enfin découvrir la raison de la présence de ma mère dans cet hôpital.

*Raison que je n'aurais jamais, jamais voulu découvrir...*

Ma mère est allongée sur le dos, une couverture d'un vert encore plus moche que la couleur des murs du couloir la couvre. Son visage endormi est tourné sur le côté. Il me semblerait presque serein. Presque.

S'il n'était pas couvert de bleus.

– Oh... Maman... m'écrié-je, la main sur la bouche, en me précipitant vers elle.

Ses yeux sont fermés, une ecchymose part de son sourcil gauche et descend jusque sous son menton. Une coupure lui cisaille la lèvre inférieure, enflée. J'aperçois le début de son épaule gauche, bleue elle aussi, qui dépasse de la chemise de nuit d'hôpital qu'elle porte. Mary m'attrape par la taille et me serre. Fort.

– On ne sait pas ce qui s'est passé, me murmure-t-elle. Je l'ai trouvée comme ça alors que je venais la voir chez vous.

– Elle...

Je n'ai pas la force de parler. Mes jambes me lâchent, et, sans la présence de Mary, je serais déjà allongée à terre.

– Viens t'asseoir, m'intime-t-elle.

– Non ! dis-je en me dégageant doucement de son emprise.

Je m'approche de nouveau de ma mère. Ses cheveux châtain sont emmêlés et forment un amas au-dessus de sa tête. Sa peau, là où elle n'est pas bleue, est pâle. Si pâle... Elle respire lentement, comme si ça lui demandait un effort terrible.

– Elle va bien, m'apprend Mary. Enfin... Ses jours ne sont pas en danger.

Mes larmes coulent et tombent sur le bord du lit. J'approche ma main de son visage, la retire, de peur de lui faire mal. Mais j'ai besoin de la toucher. De vérifier qu'elle respire vraiment, que ce n'est pas une illusion de mon esprit, même si je perçois sa poitrine se lever et s'abaisser à un rythme lent. Une perfusion rejoint son bras, caché par un drap, je ne vois que le fil qui la relie au goutte-à-goutte.

– Mais qu'est-ce qui s'est passé ? demandé-je encore, tellement choquée que je ne me souviens même pas de la réponse que m'a donnée Mary. Elle s'est fait agresser ? Chez nous ?

– Elle n'a rien voulu dire, m'explique Mary en baissant les yeux.

– Tu l'as trouvée comme ça ?

– Oui, elle était inconsciente. J'ai tout de suite appelé les secours. Elle s'est réveillée dans l'ambulance.

– Mais tu n'as rien vu ? Rien entendu ? Où est mon père ? insisté-je, au bord de l'hystérie.

– En déplacement. Nous n'avons pas encore réussi à le joindre.

– La maison a été cambriolée ?

– Non, la maison n'a pas été cambriolée. Il y a eu... quelques objets renversés, visiblement. Mais... pas de vol.

– Tu ne sais pas ce qui s'est passé ?

Je sais, ça fait trois fois que je lui pose la même question.

– Les infirmières ont demandé à te voir dès que tu arriverais. Le bureau est juste à côté. Je reste là jusqu'à ton retour, m'indique Mary, le visage fermé.

– Merci, Mary. J'y vais. Je reviens tout de suite.

Je regarde encore une fois ma mère, le cœur au bord des lèvres. Puis je sors pour rejoindre le bureau des infirmières, juste à côté de la chambre, éclairé par une lumière aveuglante provenant d'une rangée de néons incrustés dans le plafond. Je cligne plusieurs fois des yeux, autant pour m'habituer à la luminosité violente que pour refouler mes larmes. Une infirmière est assise derrière une table, en train de pianoter sur un clavier. Elle se lève dès qu'elle m'aperçoit. C'est une femme très grande, ses cheveux blancs sont tirés en arrière et relevés en un épais chignon, de grosses

lunettes lui mangent la moitié du visage. Elle porte une blouse grise. Sur sa poche, d'où dépassent deux stylos de deux couleurs différentes, un badge indique son nom et son prénom : Anneliese Merker.

– Bonjour, dis-je timidement. Je suis Eva Scott, la fille de Marianne qui...

Les mots restent bloqués dans ma gorge. Mes doigts triturent mon mouchoir en papier, le réduisant en miettes.

– Bonjour, dit-elle en s'empressant de me rejoindre. Je m'appelle Anneliese, je m'occupe de votre maman. Venez avec moi, je vous prie.

Elle m'entraîne au fond de la pièce, près d'un petit canapé de velours marron élimé sur les bords. À côté sont posés un tabouret et, en face, une petite table basse recouverte de prospectus. La fenêtre donne sur la rue, une ambulance fait crier sa sirène et une lueur bleue clignote, m'obligeant à détourner les yeux.

– Asseyez-vous, j'aimerais vous poser quelques questions. Est-ce que vous désirez boire un thé ? Un café ? demande-t-elle doucement, un air embêté sur le visage.

– Je veux bien du thé, oui, réponds-je machinalement. Merci beaucoup.

Elle pose un paquet de biscuits ouvert devant moi, me sourit.

– Tenez, je crois que vous avez besoin de sucre.

– Merci, dis-je, en regardant le paquet de cookies.

Je n'ai rien bu ni mangé depuis mon départ de New York en début d'après-midi. Je n'ai pas faim, et je doute que mon estomac puisse ingérer quoi que ce soit, mais je tends la main vers le paquet et j'attrape un biscuit parce que j'ai vraiment l'impression que mon corps va me lâcher si je ne lui donne rien.

– Votre maman va bien, annonce l'infirmière d'une voix douce en déposant deux tasses sur la table. Enfin, physiquement s'entend. Nous lui avons fait des examens, elle a de nombreux hématomes et deux côtes cassées. Nous lui avons administré des anti-douleur et des calmants. Elle ne sera probablement pas réactive avant demain matin.

– Vous savez ce qu'il s'est passé ? Qui l'a agressée ? m'empressé-je de demander.

Je jure que je ferais tout mon possible pour retrouver le coupable. Je ne suis pas spécialement forte, ni bagarreuse, mais s'il a le malheur de croiser mon chemin, je le réduis en miettes !

– Non. Votre maman n'a rien voulu dire, me répond-elle d'un air désolé.

– Mais il faut le retrouver ! La police est prévenue ? m'insurgé-je.

– Écoutez, Eva... commence Anneliese comme si elle prenait des pincettes. Nous ne pouvons rien affirmer mais ce que votre maman a vécu n'est pas inconnu de nos services. Je peux vous poser une question ?

– Bien sûr, dis-je en haussant les épaules.

– Comment est la relation entre votre mère et votre père ? Se disputent-ils souvent ? Votre père est-il... impulsif ?

Je mets quelques secondes à comprendre ce qu'elle sous-entend. Ce que je crois comprendre qu'elle sous-entend.

*Il faut qu'elle arrête de sniffer les médicaments qu'elle donne à ses patients ! Elle a perdu la raison ou quoi ?!*

J'ouvre la bouche, horrifiée, et je la referme prestement.

– Qu'est-ce que vous voulez dire, au juste ? demandé-je en serrant les dents.

– D'après nous, votre maman a été victime de violence conjugale.

– Quoi ? Mais non ! Mais bien sûr que non ! Mais comment pouvez-vous dire une chose pareille !

– Je viens de vous le dire, nous avons l'expérience de ce genre de...

– Mais ça ne va pas ! la coupé-je en m'énervant. Vous vous rendez compte de ce que vous insinuez ! Ma mère a été agressée !

– Probablement par votre père, me coupe Anneliese à son tour, si sûre d'elle que ça me donne la nausée.

– Mais vous n'en savez rien ! hurlé-je presque.

Son regard passe de désolé à compatissant. Je déteste ça ! On dirait qu'elle parle à une gamine de huit ans ! Ou à une débile ! Ça va, j'ai bien compris ce qu'elle insinuait, merci ! Sauf qu'elle se plante complètement !

– Je comprends que cette réalité soit difficile à accepter. Mais nous savons...

– Vous ne savez rien du tout, oui ! Vous avez prévenu mon père ? Il va pouvoir vous le dire, lui !

– Nous lui avons laissé des messages.

– Il part souvent en déplacement, justifié-je.

– Oui. C'est ce que nous a dit Mary Donovan.

– Eh bien voilà, il est en déplacement ! Ce n'est pas lui ! Il va vous rappeler dès qu'il aura le message. Et venir !

– Nous attendons son coup de fil, oui.

Son ton n'est pas du tout convaincu. J'ai envie de continuer à lui démontrer qu'elle fait vraiment fausse route, de lui crier que ce qu'elle insinue est juste le fruit de son imagination, qu'elle regarde trop les séries policières à la télévision, les informations, qu'elle lit trop de thrillers, mais je me contente de croquer péniblement dans un biscuit, sans pouvoir la regarder dans les yeux. Je suis fatiguée. Lasse. Dépassée. Mais surtout terriblement choquée. Par l'état de ma mère déjà, mais aussi par ce qu'elle avance. Je ne sais pas si elle se rend vraiment compte de ce qu'elle dit !

– Bien sûr qu'il va rappeler ! finis-je par lâcher. Ma mère a été agressée par un cambrioleur ! Il faut...

– Mademoiselle Scott, me coupe l’infirmière en posant sa main sur mon bras. Je ne veux pas accuser votre père sans preuve. Seulement, votre mère a prononcé le prénom de votre père, plusieurs fois, en le suppliant d’arrêter alors qu’elle reprenait conscience. Une psychologue viendra parler à votre maman demain. La... police est prévenue.

– Ça ne veut strictement rien dire ! m’offusqué-je, faisant fi des informations qu’elle vient de me livrer.

– Eva, dit-elle en accentuant le poids de sa main sur mon bras. Nous sommes confrontés à ce genre de cas très régulièrement.

– Mais vous l’accusez sans preuve ! Mon père n’est pas un... un... balbutié-je, sans réussir à trouver le terme exact. Il n’est pas parfait, ça non ! Mais ce n’est pas un...

Un quoi ? Aucune idée. C’est mon père. Il n’a jamais été violent. Dur, cassant, énervant, froid, déstabilisant, hautain, distant, méchant en paroles, oui. Mais violent... Bien sûr que non !

– Dans tous les cas, votre mère a subi une agression, c’est notre devoir de prévenir la police. Écoutez, je comprends que tout cela soit impossible à entendre. Nous sommes là si vous avez besoin d’en parler, d’accord ?

Je prends une grande inspiration et hoche la tête. Je pose le dernier morceau de biscuit sur la table, je ne peux pas en avaler une bouchée de plus. Je bois mon thé d’un trait.

– Elle va rester combien de temps ici ? demandé-je, désirant changer de sujet.

– Le médecin décidera demain.

– Je peux rester avec elle ?

– Bien sûr, mais elle risque de ne pas se réveiller de la nuit.

– Pas grave, murmuré-je, presque pour moi-même. Je ne veux pas qu’elle se réveille seule.

L’infirmière me raccompagne jusqu’à la chambre, échange trois mots avec Mary, puis repart en me précisant de ne pas hésiter à venir la voir si j’ai besoin de quelque chose.

*Tout ce dont j’ai besoin, là, c’est que tout ça ne soit jamais arrivé.*

Mary se prépare à partir, me disant la même chose que l’infirmière, que si j’ai besoin d’elle, il ne faut pas que j’hésite à l’appeler. Elle me donne son numéro de téléphone portable et me serre dans ses bras. Mais juste avant qu’elle ne sorte de la chambre, j’ose lui poser la question qui me hante depuis que j’ai discuté avec l’infirmière.

– Mary ? Mon père était bien parti quand tu as trouvé ma mère, non ?

Son regard s’ouvre, puis se pose sur le sol.

– Je... Oui. Enfin, il n’était pas là quand je suis entrée.

– Mais ? l’encouragé-je à m’en dire plus, sentant qu’elle hésite.

– J’ai entendu une voiture partir, juste avant que je ne sorte de chez moi.

– C’était mon père ?

– Je ne sais pas. Je n’ai pas regardé.

*Super. Réponse qui m’aide énormément.*

– D’accord. Merci, Mary. Merci pour tout... Mary est notre voisine depuis toujours. Elle a toujours été très amie avec ma mère, même si une vingtaine d’années les sépare. Maman de quatre enfants, elle passait énormément de temps à cuisiner, c’est d’ailleurs la reine des tartes aux pommes. Elle nous a régulièrement apporté des gâteaux et échangeait des recettes avec ma mère. Je l’ai toujours considérée comme une tante, tout du moins comme quelqu’un de très proche de notre famille. Je lui fais un sourire crispé, lui souhaite une bonne nuit et ferme la porte derrière elle.

Aussitôt, le silence m’agresse. M’opresse. L’angoisse est toujours aussi présente, la boule de bowling s’est recouverte d’une chape de plomb, tirant mon corps vers le bas. Les larmes reviennent envahir mes yeux. Je m’approche lentement de ma mère et reste de longues minutes à la regarder. Elle semble si frêle, si fragile allongée sur ce lit ! Elle n’a jamais été très épaisse, et elle mesure la même taille que moi, mais là, elle semble encore plus petite et plus fine. J’ai envie de la prendre dans mes bras, de la serrer fort, de lui dire que tout ça n’est qu’un mauvais rêve, un mauvais film aux mauvais dialogues et au mauvais scénario mais je suis incapable de bouger, choquée par les bleus qui recouvrent sa peau, choquée par qui pourrait être l’auteur de ce... geste que je ne parviens pas à assimiler. Avec précaution, je pose ma main sur son front, caresse ses cheveux.

Je sors ensuite mon téléphone de mon sac, ignorant les messages qui s’affichent. Il faut que je joigne mon père. J’appelle... mais les sonneries résonnent dans le vide. Je laisse un message, d’une voix que j’espère claire.

– Papa, bonjour, c’est Eva. Je t’appelle parce que... euh... Maman a eu un... gros souci, elle est à l’hôpital. Il faudrait que tu viennes. Le plus vite possible. Rappelle-moi dès que tu as mon message, si tu peux. Je t’embrasse.

Je coupe ensuite mon téléphone et le remets dans mon sac. Je ne veux pas l’entendre sonner et prendre le risque que ça réveille ma mère. Je vérifierai régulièrement si mon père m’appelle. J’essaie de trouver une position confortable pour me reposer un peu, sans y parvenir. Je me lève et fais les cent pas, mes yeux revenant sans cesse se poser sur le visage tuméfié de ma mère. Puis je me plonge dans mes souvenirs. La relation entre ma mère et mon père. Serait-ce possible que je n’aie rien vu ? Pire, *rien voulu voir* ? Mais comment aurais-je pu deviner, le cas échéant ? Il n’a jamais levé la main sur moi. Je ne l’ai jamais vu frapper ma mère. Je sais que mes parents se disputaient, les paroles étaient violentes mais c’est tout. Pas de coups. C’est donc impossible, non ?

Je n’en sais rien, en vérité. Et l’infirmière a semé le doute dans mon esprit, maintenant. Mon père n’a jamais été très tendre, mais pourrait-il être un monstre pareil ? Non, non ! Je me ressaisis. Je ne suis sûre de rien. Ce n’est pas lui ! Puis, au moment où je me persuade de ça, au moment où je pourrais presque soupirer de soulagement en m’assurant que non, il n’est pas ce genre de personne, un souvenir remonte à ma mémoire.

J'étais rentrée pour les vacances d'été, il y a deux ans, il me semble. Il faisait chaud, une chaleur caniculaire, si bien que je ne pouvais supporter que des débardeurs et des shorts. Ma mère, elle, portait un pantalon et un tee-shirt à manches longues. Je m'étais demandé pourquoi, je lui avais posé la question et elle éludait et changeait de conversation aussitôt, une lueur étrange dans les yeux. Cachait-elle quelque chose ? Je n'avais pas insisté, trop préoccupée par ma propre personne, peut-être, ou alors simplement parce que cette idée de... violence conjugale était absolument impensable pour moi.

Puis je me souviens d'une autre fois, aussi, où j'étais entrée dans sa chambre sans frapper et qu'elle arborait un immense bleu sur la cuisse. Elle s'était empressée de le cacher, gênée. Surprise, je le lui avais fait remarquer et elle m'avait vaguement répondu qu'elle s'était cognée contre un meuble.

Et juste avant que je ne rejoigne le concours Stetson, je me souviens aussi d'une dispute entre mon père et elle. Jamais je n'avais vu mon père aussi tendu, et ma mère aussi apeurée. Elle me jetait des regards en biais, insistants. J'avais pensé, à tort, qu'elle voulait que je m'éloigne. Mais je crois qu'elle voulait surtout dire, silencieusement, à son mari qu'il n'avait pas le droit de dérapier. Parce que j'étais là. Parce qu'elle ne voulait pas que je sache tout ça. La réaction de mon père m'avait étonnée, la façon dont il serrait et desserrait les poings, les dents, semblant vouloir se contrôler.

*Si c'est lui qui a réellement fait ça, il n'a pas réussi à se contrôler, cette fois...*

Soudain, j'entends la porte s'ouvrir et un rai de lumière pénètre dans la pièce. Je sursaute, m'attendant à voir mon père, mais ce n'est qu'Anneliese qui revient. Elle me fait un léger sourire. Je ne trouve pas la force de le lui rendre.

– Je vous ai apporté des documents sur la violence conjugale, chuchote-t-elle.

Mon cœur se serre en entendant ces mots.

– Comment peut-on faire une chose pareille à la personne que l'on aime ? demandé-je à mi-voix, même si je ne suis pas certaine d'adhérer à ses explications, au fait que ce soit mon père le responsable.

– Oui, c'est très difficile à admettre. Ça aurait pu être beaucoup plus grave, vous savez. Certaines personnes ne s'en remettent pas. Il y a aussi de la documentation sur les aides pour les femmes battues.

*Violences conjugales... Femmes battues... On peut rembobiner, s'il vous plaît ?*

Anneliese pose les prospectus sur le fauteuil près de mon sac à main.

– Mais nous ne sommes pas sûrs que c'est... lui, hein ? demandé-je en espérant qu'elle me dise que non, bien sûr que non, ce n'est pas *lui*.

Un homme ne fait pas ça à une femme. Encore moins à celle qu'il a épousée et promis de chérir

envers et contre tout. À celle qui se lève tous les matins pour lui faire son café, ses toasts, ses œufs au bacon. À celle qui a porté son enfant. À celle qui a mis sa vie entre parenthèses pour son confort à lui.

– Il n’y a que votre mère pour nous dire qui est responsable. Mais vous savez, Eva, comme je vous l’ai déjà dit, c’est fort probable que ce soit votre père. Nous sommes habituées à des cas comme ça.

– Ce n’est pas possible, soufflé-je.

– Il faut que vous sachiez que, généralement, les femmes qui viennent couvertes de bleus refusent de reconnaître que leur mari est responsable. C’est un mécanisme de défense. La peur qu’il recommence, aussi. Et souvent, c’est la honte.

– La honte ? m’étonné-je, perplexe.

– Les femmes se sentent responsables, coupables. Elles pensent que c’est entièrement leur faute, qu’elles l’ont mérité. C’est un très long combat que va devoir mener votre mère pour se sortir de tout ça. Garder bien les documents, n’hésitez pas à vous renseigner, prendre des rendez-vous. Mais surtout, votre mère va avoir besoin de vous. On ne se sort pas d’une telle emprise tout seul, c’est quasiment impossible.

J’acquiesce, à contrecœur. Même si je refuse toujours de croire à ces explications, je me sens obligée d’envisager cette possibilité. Et cette possibilité me donne envie de vomir.

– Pour le moment, elle est en sécurité ici. On va la choyer, continue-t-elle. Je retourne travailler. Je suis là toute la nuit, mademoiselle Scott, n’hésitez pas.

– Merci, dis-je.

Fatiguée, étourdie, je m’assieds sur le fauteuil. Je glisse les documents dans mon sac. Mon portable émet encore un faible bip. J’avais baissé le son pour le trajet en avion, mais je l’ai quand même entendu sonner maintes et maintes fois. Je n’ai pas l’envie, pas le courage de regarder qui m’a appelée ou envoyé des messages. J’ai prévenu Melody dans le taxi qui m’emmenait à l’aéroport que je rentrais chez moi parce qu’il y avait un souci avec ma mère. Je lui ai aussi demandé de prévenir Sahelle, puisqu’elle n’a pas de téléphone portable et que je ne me sentais pas la force d’avoir une conversation en direct avec elle. Je n’ai rien dit de plus, puisque je ne savais pas exactement de quoi il en retournait.

*Maintenant, je sais...*

## 2. Disparue

### Lukas

Je suis collé à mon téléphone depuis hier soir. Eva est aux abonnés absents. Injoignable. Introuvable. Je lui ai envoyé une dizaine de messages mais aucun n'a eu de réponse.

Pourquoi ne répond-elle pas à mes messages, bordel ?! Est-ce qu'elle croit toujours que je me suis moquée d'elle par rapport au concours ? Que je lui ai menti ? Pourtant, après notre discussion, je pensais que les choses étaient réglées. Mais visiblement, non. Et Melody ne veut rien dire, elle prétend ne pas savoir où elle est. Mais vu la façon dont elle a rougi quand je lui ai posé la question, je n'en suis pas certain. Bon, je crois qu'il n'y a qu'une seule façon de savoir ce qu'il en est réellement.

– Shanna, je reviens dans un moment, dis-je tout en enfilant ma veste. Je suis joignable sur mon portable.

– D'accord, Lukas, répond-elle de sa voix chantante.

À peine suis-je sorti de la boutique que la fille de l'autre jour, avec ses cheveux verts et son look tape-à-l'œil, me saute dessus et agrippe mon bras.

– Oh, bonjour Lukas ! Je venais vous voir justement, s'écrie-t-elle.

Elle porte une longue veste rose avec des franges qui traînent presque sur le sol. Ses yeux sont aussi charbonneux que la première fois que je l'ai vue. Je me dégage de son emprise, ce n'est vraiment pas le moment ! Je suis profondément agacé par le silence d'Eva et chaque minute de mon temps est comptée.

– Bonjour, réponds-je en retenant un soupir. Désolé, je suis extrêmement pressé. On m'attend.

Je fais un pas en avant mais elle me barre le passage.

– Mais qu'est-ce que vous voulez à la fin ! m'énervé-je. Je vous dis que je n'ai pas le temps. Voyez avec mon assistante si vous avez une requête à formuler !

Son visage se durcit. La surprise de me voir est remplacée par de la déception. Puis de la colère.

– Je ne peux pas... formuler une requête auprès de votre assistante, non, lâche-t-elle d'un ton ironique. C'est à vous que je dois parler. Je ne plaisante pas ! C'est très important !

– Moi non plus je ne plaisante pas quand je vous dis que je n'ai pas le temps. J'ai des choses urgentes à régler !

C'est la première fois qu'une inconnue me colle autant ! C'est irritant au possible !

– Je vous demande juste quelques minutes, s'il vous plaît, supplie-t-elle presque, un air déterminé sur le visage.

Je balaie ses paroles d'un geste de la main. Quelques minutes, c'est déjà trop. Je n'ai vraiment pas de temps à lui accorder ! Elle me gonfle énormément, cette gamine ! Ça suffit, maintenant !

– Ce n'est pas grand-chose, merde ! Juste quelques minutes ! reprend-elle plus fort. Et quand je vous aurais dit ce qu'il en est, je vous jure que...

Je ne la laisse pas finir. Je fais encore un pas en avant. Elle s'accroche de nouveau à mon bras. Je la repousse plus fermement, cette fois.

– Allez faire votre petit numéro ailleurs, je vous l'ai déjà dit ! craché-je, de plus en plus impatient, en appuyant sur chaque syllabe.

Elle croise les bras, relève le menton en me gratifiant d'un regard assassin. Ces yeux d'un bleu si particulier me mettent mal à l'aise. Ils me rappellent quelqu'un. Et mis à part la fois où j'ai croisé cette fille, je ne me souviens pas de l'avoir déjà vue. Je secoue la tête et la plante là. Qu'elle trouve quelqu'un d'autre à harceler ! J'ai fait une dizaine de pas quand résonne le prénom *Connor*. Je me retourne, étonné, pas certain d'avoir bien entendu. Par chance, Shanna est près d'elle, en train de prendre la situation en main. Voilà, c'est parfait, je lui avais bien dit de voir avec mon assistance !

Tout en accélérant le pas, je consulte une nouvelle fois mon portable. Rien. Toujours pas de réponse. J'enrage encore plus. Je lance l'appel et laisse encore un message sur son répondeur. Un message correct, mais ferme. Qu'elle le dise si elle n'est pas intéressée, et la question est réglée !

*Comme s'il n'y avait que ça qui m'importait...*

Je ne prends pas le temps de souffler devant Moonway Jewelry. Je pousse la porte, salue la vendeuse qui me regarde d'un air horrifié puis j'ouvre la bouche pour dire quelque chose. Je ne lui laisse pas le temps, je me précipite à l'arrière et monte les escaliers en trombe. En haut, je traverse l'atelier en espérant apercevoir Eva, mais elle n'y est pas. Seule la créatrice est en train de bûcher sur des croquis. Je continue et j'ouvre d'une geste brusque le bureau de Wallington. Il n'est pas seul. Tant pis. Un homme en costume, un catalogue ouvert devant lui, est en train de lui montrer quelque chose du doigt. Deux paires d'yeux écarquillés me regardent.

– Stetson ! Qu'est-ce que tu fous là ? siffle-t-il en se levant. Je suis en pleine réunion !

– Elle est où ? demandé-je sans même le saluer.

Il s'approche de moi, l'air menaçant.

– Dégage de chez moi, m'ordonne-t-il, les dents serrées.

*S'il croit qu'il me fait peur. Ou peut me donner des ordres...*

- Dis-moi où est Eva ? insisté-je.
- Sors de chez moi, répète-t-il d'un ton faussement calme.
- Si tu ne me réponds pas dans les trois secondes, je t'explose la tête contre le mur, Wallington.

Il pâlit, puis son visage prend une teinte rouge. Rouge colère. Il se tourne vers son rendez-vous, lui demande de bien vouloir l'excuser quelques instants, le temps de régler ce léger quiproquo.

*Je vais lui en donner moi, du quiproquo...*

L'homme en tailleur bleu pétrole se lève et s'empresse de nous laisser seuls en nous dévisageant comme si nous étions des bêtes de foire.

- Tu crois peut-être que tu m'intimides, Stetson ? dit Mark Wallington d'un ton délibérément provocateur en se rapprochant de moi d'une démarche assurée. Ça ne te suffit jamais, c'est ça ? Il faut toujours que tu viennes chercher chez moi ce que tu n'as pas...

Je meurs réellement d'envie de lui coller mon poing dans la gueule. Mais j'ai mieux à faire : savoir où est Eva et régler ce silence entre nous.

- Dernière fois que je te pose la question, le coupé-je.
- Je ne sais pas.
- Comment ça, tu ne sais pas ? Elle travaille bien chez toi, non ?
- Tu es sourd ou quoi ? Je te dis que je ne sais pas où elle est. Elle ne s'est pas présentée ce matin.
- Pardon ? lâché-je en le rejoignant d'un pas. Et ça ne t'inquiète pas ?
- Elle est majeure, non ?
- Mais t'es abruti ou tu le fais exprès ? Eva a disparu. Personne ne sait où elle est !
- Et qu'est-ce que tu lui veux, d'abord ? Ce n'est pas ton employée, que je sache ?
- Ça ne te regarde pas ! Je ne plaisante pas ! Elle est introuvable !

Son regard se fait plus perçant, comme s'il cherchait à savoir si je lui dis la vérité ou non.

*Comme si je n'avais que ça à faire, venir lui rendre visite si ce n'était pas important...*

- Merde, dit-il finalement en relâchant les épaules.
- Dis-moi ce que tu sais ! le pressé-je.
- Rien. Je ne sais absolument rien. On a eu un... léger accrochage hier, m'annonce-t-il. Je lui ai dit que si elle n'était pas contente, la pile de CV sur mon bureau n'attendait que mon accord. Elle est partie fâchée.
- Putain ! Tu ne t'es pas dit qu'il pouvait lui être arrivé quelque chose ?
- Seulement qu'elle était encore fâchée, c'est tout, se justifie-t-il.
- Tu l'as virée ?
- Non, déclare-t-il. Pas vraiment. Je lui ai juste dit de réfléchir. Mais sa copine, Melody Perkins,

elle doit bien savoir où elle est, non ? Elles sont tout le temps fourrées ensemble.

– Parce que tu la fliques, en plus ? m’insurgé-je.

– Arrête, Stetson. Je ne flique personne.

– Tu surveilles mes employés alors ?

– C’est plutôt toi qui surveilles les miens, non ? Moi, j’ai autre chose à faire de ma vie que de m’intéresser à toi, tu sais, me provoque-t-il encore.

– T’es vraiment un gros enfoiré, Wallington, tu le sais, ça ?

– Dis-lui que je suis désolé si tu la vois, se contente-t-il de répondre.

– Tu peux toujours rêver, murmuré-je en tournant les talons.

En repassant devant l’atelier, je demande à la créatrice si elle sait où pourrait être Eva, mais malheureusement elle ne m’apprend rien, hormis le fait qu’elle est désolée de ne pas savoir.

*Si elle savait comme je le suis aussi.*

Puis deux visages presque identiques apparaissent dans l’encadrement d’une porte. Tous deux secouent également la tête pour me dire qu’ils ne savent rien, avant même que je ne le leur demande. Je les remercie d’un signe de la main. Il ne me reste qu’un seul espoir, un dernier, en souhaitant qu’elle sache réellement quelque chose : Melody Perkins.

Je téléphone encore deux fois sur le portable d’Eva pendant le chemin qui mène à ma joaillerie, sans succès. Je tombe directement sur le répondeur. Je ne laisse pas de messages. De toute façon, ça ne sert à rien puisqu’elle ne rappelle pas. Une fois à l’intérieur, je somme Melody de me rejoindre tout de suite dans mon bureau.

– Vous savez où elle est, n’est-ce pas ? demandé-je d’un ton qui appelle la vérité.

Melody écarquille les yeux. Puis sa lèvre inférieure se met à trembler, ses joues s’empourprent et ses paupières papillonnent comme pour lutter contre les larmes.

*Super...*

– Melody, reprends-je d’une voix plus douce. Je m’inquiète. Eva devait me donner une réponse, or, elle est injoignable depuis hier après-midi. Je suis passé chez Moonway et elle ne s’est pas présentée ce matin. Je pense aller voir là où elle habite pour savoir si sa propriétaire sait quelque chose. Mais avant, étant donné que vous êtes la personne la plus proche d’elle, je vous demande de me donner les informations que vous avez. Je ne plaisante pas, mademoiselle Perkins. Si cette situation ne s’éclaircit pas immédiatement, je préviens la police et lance un avis de recherche.

### 3. Sens dessus dessous

**Eva**

Le jour filtre au travers du store quand j'ouvre les yeux. Je mets quelques secondes à me remémorer l'endroit où je suis. Puis la douleur que je ressens dans tout le corps me rafraîchit la mémoire. Dès que je bouge, mon dos et ma nuque craquent. J'ai mal partout. Vraiment partout. Pas une parcelle de mon corps qui ne me fasse souffrir.

*Et mon cœur, n'en parlons même pas. Dormir sur un fauteuil pourri, voilà le résultat. Pour le corps. Le cœur, c'est une bien plus sombre histoire.*

Mon premier regard est pour ma mère. Ma mère allongée sur ce putain de lit d'hôpital. Si hier soir, j'étais sous le choc, ce matin, c'est la colère – pour ne pas dire la haine – qui m'habite entièrement. Je n'arrive pas à croire que tout ça soit réel. Je ne veux pas que ce soit réel. C'est vrai, les drames arrivent partout, tout le temps, on le sait, tout le monde le sait, mais jamais on n'imagine que ça pourrait nous toucher d'aussi près. Nous arriver. Toucher à ma mère, s'en prendre à elle, lui faire du mal de quelque manière que ce soit, c'est s'en prendre à moi également. Cette femme m'a élevée, choyée, couverte de bisous, épongé le front lorsque j'avais de la fièvre, veillée des nuits entières, rassurée quand j'en avais besoin, grondé quand je m'écartais du droit chemin. Elle m'a tout appris. C'est une des personnes les plus importantes au monde pour moi. La personne qui lui a fait du mal doit payer. Peu importe qui c'est, elle devra répondre de ses gestes.

Je me lève pour voir si elle dort toujours. C'est le cas. Je touche son front, comme elle l'a fait maintes fois pour moi dans ma jeunesse, retire une mèche collée contre sa joue mais elle ne réagit pas. Je souffle son prénom, un sanglot dans la voix. Toujours aucune réaction.

La boule dans mon ventre est revenue, encore plus lourde qu'hier. Des larmes coulent de nouveau sur mes joues, sans que je les y aie invitées. L'œil gauche de ma mère est encore plus gonflé que la veille et il me semble que les bleus sont encore plus vifs sur sa peau pâle. J'ai tellement mal au cœur que je pourrais hurler. Quelque chose à l'intérieur de moi s'est cassé, définitivement.

Je sors mon téléphone de mon sac, vérifie si j'ai eu un appel. J'en ai eu, oui. Un sacré paquet. Lukas. Melody. Mais aucun de mon père. Je compose de nouveau son numéro. Et c'est le vide qui me répond. Enfin, non, pas le vide, le répondeur. Je raccroche, excédée. Puis j'appelle encore. Même résultat. Je laisse un message, cette fois. Je ne lui dis même pas bonjour ni au revoir. Juste qu'il me rappelle de toute urgence, sur un ton énervé. Merde ! Il a bien dû avoir mon message d'hier, pourquoi ne réagit-il pas ?

Je sors sans faire de bruits pour rejoindre le bureau des infirmières. Anneliese est là, ainsi qu'une autre infirmière du prénom de Stacy, une jolie dame à la peau aussi sombre que mon humeur. Je leur

explique rapidement que je vais chez moi prendre une douche, chercher des affaires pour ma mère et voir si mon père est rentré. Je leur demande de prévenir ma mère que je suis là, même si j'espère qu'elle ne se réveillera pas avant mon retour. Je tiens à être présente à son réveil, je ne veux pas qu'elle soit seule dans cette chambre d'hôpital morose. Je leur laisse mon numéro de portable. Elles me conseillent d'être prudente. Je les remercie, mais je n'ai pas besoin d'entendre ça, j'ai déjà bien assez la trouille !

Parce que je n'arrive pas à imaginer que mon père puisse être responsable de l'état de ma mère. Bien sûr, j'y ai pensé une bonne partie de la nuit, avant de réussir à m'endormir sur ce fauteuil vieillot, et une partie de moi me souffle que ça pourrait être le cas. Mais je refuse d'y croire.

*Du moins, tant que je n'ai pas de preuve. Et la version de ma mère. Et de mon père. Toute personne accusée d'un acte délictueux est présumée innocente jusqu'à ce que sa culpabilité ait été établie...*

Cette phrase tirée de la *Déclaration universelle des droits de l'homme* me hante pendant tout le trajet en taxi jusque chez moi.

Chez moi... J'y suis. Devant. La peur au ventre. Ouvrir la porte sans trembler et essayer de comprendre.

Je ne pense pas m'être sentie autant en insécurité qu'aujourd'hui. Le taxi m'a déposée devant l'allée. La voiture de mon père n'est pas là. Mes pas crissent sur les gravillons. Sur ma gauche se trouve le mur qui délimite notre maison et l'allée de la maison de Mary et de son mari. Ils ne vivent que tous les deux, leurs enfants ont quitté le nid depuis de nombreuses années, déjà. Sur ma droite, une ligne de rosiers – sans les fleurs, évidemment – qui cache notre terrasse. Là où j'avais une balançoire, un bac à sable enfant, une table et des chaises pour les barbecues l'été. Un souvenir d'un autre temps, insouciant. Plus rien ne sera jamais pareil, maintenant. Je peux sans hésitation dire qu'il y aura un avant et un après. Le drame scinde l'existence en deux. Celle des jours heureux et celle de... je ne sais pas encore comment définir comment je vais me sentir après.

La maison est en bois, de couleur gris oscillant vers le bleuté. La porte-fenêtre de la salle à manger donne sur la terrasse, les chambres sont à l'étage. La cuisine, spacieuse, offre une vue sur celle de Mary.

*Il faut que j'entre. Je la connais par cœur, cette maison, pas la peine de passer trois plombes à la regarder...*

C'est bien ça, le problème. Il faut que j'entre. Et je n'ai aucune envie. Mais je suis pressée, ma mère m'attend.

Je pousse la porte en retenant ma respiration puis j'attends quelques secondes, le cœur battant à tout rompre dans ma poitrine. J'écoute. Pas un bruit. Je lance un « Papa » ? Au cas où. Mais personne ne me répond. Je regarde dans la cuisine, rien. Dans le salon, c'est un haut-le-cœur qui me submerge. Une lampe gît sur le sol, la table basse est renversée, ainsi que la bougie qui est posée dessus

habituellement, toujours la même, qui sent la cannelle et que ma mère rachète dès qu'elle est consommée. Je ferme les yeux. Des scènes venues de je ne sais où prennent possession de mon esprit. Mon père frappant ma mère...

J'ouvre vite les yeux, je chasse les images et monte à l'étage. J'entre tout d'abord dans ma chambre, vaste pièce de meubles en bois clair et de tapisserie fleurie recouverte de photos et de posters de créations qui m'inspiraient, adolescente. J'entasse quelques vêtements dans un sac sans prendre le temps de m'attarder, je referme la porte puis vais dans la chambre de mes parents. L'odeur de ma mère est présente. Cette odeur impossible à définir, sucrée et rassurante. Je lui prends des vêtements de rechange, sa chemise de nuit, le livre qui est posé sur sa table de chevet, avec le marque-page en forme de cœur que je lui ai offert il y a trois ans. Il est usé, mais ma mère refuse de s'en séparer. Je passe ensuite en coup de vent dans la salle de bains pour lui prendre des produits de beauté, sa brosse à dents, son dentifrice, sa brosse pour les cheveux.

Je redescends une fois que j'ai rassemblé tout ce dont j'estime qu'elle a besoin. Et quelques affaires pour moi en attendant de savoir où je vais dormir. Parce que je n'ai aucune envie de rester ici sans ma mère. Aucune envie d'être en tête à tête avec mon père. Surtout s'il est responsable de...  
*ça.*

Dans le salon, je ramasse tout ce qui traîne par terre, sans savoir si c'est ce que je dois faire. S'il s'avère que ma mère s'est fait agresser par un inconnu, il y a peut-être des preuves sur la lampe et les autres objets. Mais je ne peux pas laisser le salon comme ça. C'est bien trop flippant. Bien trop dérangeant. Bien trop... *réel...*

Je voulais prendre une douche, un café, mais je préfère rejoindre l'hôpital. Je me brosse juste les dents et je me passe de l'eau sur le visage. En attendant que le taxi arrive, je m'assieds sur les marches du perron et compose le numéro de mon père. Encore. Il ne répond pas. Je ne laisse pas de message, j'appelle encore. Et encore. Au bout de la cinquième fois, je m'énerve. Je crie dans le répondeur que tout porte à croire qu'il pourrait avoir une part de responsabilité dans l'état de ma mère, alors ce serait bien qu'il se dépêche. Je raccroche, les nerfs en pelote, les mains tremblantes, les larmes dégoulinant de nouveau sur mon visage. Je pense une seconde à jeter mon portable par terre, pour me calmer les nerfs, puis réalise que ce serait une mauvaise idée. Une très mauvaise idée.

*Et puis, il n'y est pour rien, mon téléphone. Pas la peine que je m'en prenne à lui...*

Je regarde ensuite mes messages. Melody, Lukas. Je n'ai pas le courage de lire les SMS de Lukas. Je sais qu'il attend une réponse de ma part, que je ne peux pas lui donner. Je préfère donc les lire plus tard. Plus tard, quand ? Aucune idée. Pour le moment, je ne suis pas capable de réfléchir correctement... J'appelle Melody.

- Eva ! Je me suis tellement inquiétée ! Comment vas-tu ? s'écrie-t-elle à la première sonnerie.
- J'ai connu mieux, à vrai dire...
- Qu'est-ce qui se passe ?
- Je... C'est compliqué, dis-je dans un sanglot. Ma mère est au Nashville General Hospital mais

elle va bien. Enfin... sa vie n'est pas en danger. Enfin, façon de parler... Je... Mon taxi va arriver, je ne peux pas t'en dire plus pour le moment. Je te rappelle plus tard, d'accord ?

– D'accord. Tout le monde était affolé, tu sais. Lukas...

– Oui, je suis vraiment désolée, la coupé-je. Je ne pouvais pas téléphoner. Tu as pu appeler Sahelle et m'excuser de ne pas l'avoir prévenue ?

– Oui, oui. Ne t'inquiète pas, je lui ai parlé, m'assure-t-elle.

– Merci. Merci ! sangloté-je de plus belle.

– Tu me fais peur, Eva. Ça va aller ?

– Il faudra bien, soufflé-je. Mais... je ne sais pas quand je vais pouvoir rentrer.

– Oh non... Eva, je suis désolée, j'ai été obligée de...

*Moi aussi je suis désolée. Tellement, tellement désolée...*

Et j'ai raccroché trop vite, je n'ai pas entendu la fin de la phrase de Melody.

Je descends l'allée avec mes sacs sous le bras, donne l'adresse de l'hôpital. Pendant le trajet, pour ne pas me mordre les lèvres de stress, je lis les messages de Lukas. Il me demande ma réponse. Quatre textos. Il s'inquiète pour moi. Cinq textos. Et des messages vocaux de plus en plus pressants.

Je devrais répondre. Oui, je devrais. Mais pour lui dire quoi ? Que ma vie est devenue un gros merdier en l'espace de quelques jours ? Que je ne suis même pas certaine de revenir à New York ?

Et je me rends compte que je n'ai même pas prévenu Mark de mon absence. Il doit désormais croire que je veux rompre le contrat. Je lui ai bien dit que j'allais réfléchir, non ? Vu que je ne me suis pas représentée chez lui, il a dû en conclure que je ne voulais plus travailler dans sa joaillerie.

*Eva ou l'art de saboter ses rêves...*

Je verrai ça tout à l'heure, le taxi se gare devant l'hôpital. Je range mon téléphone dans mon sac et j'inspire un grand coup.

Quand j'arrive dans la chambre, ma mère dort toujours. Le store est levé, la vue donne sur la cour, puis sur une route derrière avec son flot d'ambulances qui va et vient. Super-réjouissant. Je m'assieds en attendant qu'elle se réveille. À peine ai-je posé mes fesses sur le fauteuil que la porte s'ouvre. Je m'attends à voir entrer une infirmière, mais c'est un visage fermé et dur que j'aperçois.

*Mon père.*

Je me lève prestement, la gorge sèche, le cœur serré.

– Bonjour, papa, dis-je en essayant de paraître normale.

Je m'approche de lui pour l'embrasser. Il sent son éternelle odeur : whisky et after-shave, comme s'il était tombé dans une marmite de bourbon petit et que ce parfum avait imprégné sa peau pour ne plus jamais le quitter. Il porte un costume noir et une chemise blanche. En regardant ses traits, son

visage à la mâchoire carrée, aux yeux sombres entouré de cils épais, comme s'il était toujours maquillé, aux cheveux noirs, je me demande s'il a le profil d'un homme capable de passer ses nerfs sur sa femme.

– Bonjour, Eva, répond-il simplement d'un ton neutre.

Il se dirige vers la fenêtre, lentement et, seulement après, se tourne et jette un regard à ma mère. Mais pourquoi ne se rue-t-il pas vers elle ? Pourquoi ne s'approche-t-il pas pour caresser sa joue, déposer un baiser sur son front, prendre sa main dans la sienne ? Elle a été tabassée, tout de même, il devrait s'inquiéter, non ? Je pense que je vais vomir. J'ai mal dormi, je n'ai rien avalé depuis hier midi excepté un pauvre biscuit, je ne sais quoi penser de cette situation ; tout ça me retourne littéralement l'estomac.

Un gémissement me fait faire un bond et je me précipite vers ma mère. Elle ouvre lentement les yeux, s'y reprenant à plusieurs fois avant de réussir à poser son regard sur moi.

– Eva, murmure-t-elle.

– Maman, réponds-je en passant ma main sur son épaule. Comment te sens-tu ?

Elle regarde autour d'elle, l'air étonné, ne semblant pas se souvenir où elle se trouve.

– Tu es à l'hôpital, maman.

– Comment... balbutie-t-elle.

– Tu as dû faire une mauvaise chute ! la coupe une voix ferme et froide dans mon dos qui me glace le sang.

Mais moins que la réaction dont je suis spectatrice.

*Spectatrice impuissante mais qui ne laisse plus planer aucun doute...*

## 4. Un siècle de retard

**Eva**

Au moment où mon père vient se poster à côté de moi, ma mère tressaille. Ses yeux prennent un air apeuré, son visage se contracte, tout son corps tente un mouvement de recul comme pour s'échapper. Elle grimace, puis dit :

– Oui. Oui, je suis tombée.

Je ne sais pas comment je réussis à retenir les larmes qui veulent jaillir de mes yeux. Je ne sais pas comment je réussis à ne pas me retourner et hurler sur l'homme qui m'a élevée. Sûrement grâce à l'infirmière qui entre dans la chambre, Stacy, suivie d'un médecin. Stacy nous regarde tout à tour et je vois très bien son regard se durcir en croisant celui de mon père. Lui ne réagit pas.

– Bonjour, nous salue Stacy. Je vous présente le Dr Launay. Elle est psychologue et aimerait s'entretenir avec M<sup>me</sup> Scott. Je vais vous demander de sortir quelques instants, s'il vous plaît.

J'embrasse ma mère et je lui dis que ça va aller, que je reste tout près. Mon père toise les deux personnes présentes, comme s'il n'avait rien à se reprocher. Au moment où l'on sort, la voix de Stacy retentit.

– Monsieur Scott Russel ?

– Oui, grommelle mon père.

– Nous aurions besoin de vous parler. Pourriez-vous venir nous rejoindre tout à l'heure dans le bureau des infirmières ?

Il baragouine quelque chose et sort. Je le suis après avoir demandé à l'infirmière si elle pouvait me téléphoner dès que leur entretien serait terminé, puis je force un sourire sur mon visage comme pour leur signifier que oui, mon père se présentera au bureau des infirmières, je m'en occupe.

*À condition que j'aie un quelconque pouvoir sur lui. Parce qu'il ne semble pas du tout concerné par ce qui est arrivé à ma mère...*

Nous ne disons pas un mot dans l'ascenseur. Je peine à respirer correctement. Je me tiens le plus loin possible de mon père, comme si le frôler pouvait me brûler. J'ai l'impression qu'un bloc est coincé dans ma gorge, dans ma poitrine, je me force à prendre de grandes inspirations. À rester calme. Ma mère a eu peur de mon père ! Je n'arrive pas à y croire. Ça me semble si... insensé. Je vais craquer. C'est impossible. Impossible que je n'aie rien vu, rien senti, rien deviné. Devant le distributeur de boissons, il me regarde d'un air interrogatif, la main en l'air devant les boutons. Je scrute ses traits, espérant y déceler du remords, des réponses, mais non, il arbore cet air indifférent que je lui connais tant. J'ai envie de ricaner, de lui dire que ce n'est pas la peine qu'il joue le rôle du

père intéressé par ce que je souhaite boire. Je n'ai pas soif, c'est d'explications dont j'ai besoin ! J'ai envie de le secouer, aussi. De lui faire cracher le morceau, qu'il me dise s'il est responsable de... ça. Je ne trouve même pas les mots pour décrire ce qu'il lui a fait. Je crois que je ne les trouverai jamais. C'est innommable, de toute façon.

J'aimerais repartir en arrière, dans le doux cocon de mon enfance, là où la méchanceté des hommes ne m'apparaissait pas. Là où j'étais protégée de toute la cruauté humaine. Là où mon père était seulement mon idole, ce géant qui me chatouillait les pieds quelquefois, qui me portait d'un bras, qui me laissait croire que j'étais en sécurité près de lui.

*Ce qu'on peut être naïf, quand on est enfant...*

Mon père n'a jamais été très démonstratif. Ni envers moi, ni envers ma mère. Il a toujours eu une patience limitée, je le savais, et je ne m'en offusquais pas. C'était ainsi. Dès qu'il montrait des signes d'agacement parce que je réclamaïis son attention, ma mère intervenait et me changeait les idées tout en m'expliquant qu'il avait eu une journée fatigante et qu'il avait besoin de se reposer. Pareil, je ne le prenais pas personnellement, c'était ainsi. J'étais une enfant, j'acceptais mon père comme il était sans me demander si c'était bien ou pas. J'étais habituée à son comportement, je l'aimais inconditionnellement.

Plus tard, à l'adolescence, je lui en ai voulu de sa froideur, de sa distance, de son manque d'attention envers ma mère et moi. Mais j'étais concentrée sur mon avenir, sur mes études, je passais beaucoup de temps avec mes amis, tout ça me semblait secondaire. Aucun parent n'est parfait. Bien sûr, j'ai souffert de ses discours arriérés, de ses morales dépassées et de ses principes datant du siècle dernier. Mais jamais, jamais, je n'aurais imaginé que la situation puisse être aussi critique. Que derrière ses grandes phrases se cachait un homme violent qui s'en prenait à plus faible que lui...

– Café, réponds-je à sa demande silencieuse.

Il sort de la monnaie de sa poche, la glisse dans le distributeur, un gobelet descend et le liquide coule. Je me concentre sur le bruit, l'odeur qui me parvient par bribes. Lorsqu'il me tend mon café, je ne peux même pas le remercier, je me contente d'un hochement de tête. J'attends qu'il choisisse aussi quelque chose et je nous trouve une place au fond de la cafétéria, à l'abri des oreilles des autres, même si la salle est presque vide. Trois murs sont peints en blanc, une longue fresque représentant un enfant qui court après des animaux recouvre l'un d'eux. Les chaises et les tables sont de couleur grise et rouge. Le sol est en carrelage beige strié de traits marron. Une femme en peignoir regarde par la longue lignée de fenêtres qui occupent le quatrième mur. Je suis son regard, un arbre balance ses branches au gré de la brise, un enfant sautille devant sa mère à la mine grave. C'est super, les hôpitaux. Vraiment. Ils volent la joie des personnes présentes, nous mettent devant une réalité impossible à supporter. Je me demande pour quelle raison cette dame a l'air si triste. En vérité, ça m'importe peu mais au moins, ça me détourne de mes propres tracasseries.

– Tu ne travailles plus à New York ? me demande mon père, interrompant le cours de mes pensées, d'un ton dédaigneux qui semble dire : *Tu es déjà rentrée ?*

*Je suis rentrée en urgence pour maman, au cas où tu ne l'aurais pas deviné... Et je n'ai aucune envie de parler de mon travail, là.*

– Je... Qu'est-ce qui est arrivé à maman ? éludé-je en secouant la tête.

Il hausse les sourcils, ouvre grand les yeux comme si ce que je lui demandais n'était pas légitime. J'ai envie de lui hurler que tout l'accuse, qu'il ne peut plus se cacher désormais, qu'il peut tout avouer, on l'a percé à jour. Mais une partie de moi espère toujours que c'est un – énorme – malentendu. Qu'il n'est pas responsable, que ce n'est pas son genre, que non, mon Dieu, comment pourrait-il faire une chose pareille ?

– Elle a dû chuter dans l'escalier. Qu'est-ce que j'en sais, moi ! répond-il, agacé, en secouant les épaules.

J'inspire lentement. Et je compte jusqu'à cinq avant de parler pour ne pas m'énerver et lui balancer tout ce qui se bouscule dans ma tête.

– Papa, on ne ressort pas avec de telles blessures pour une simple chute dans un escalier, dis-je d'une voix basse.

– Je ne vois pas d'autre explication, affirme-t-il.

Et il me regarde dans les yeux en disant ça.

– Vous vous êtes disputés ? demandé-je en essayant d'amener sa *confession* en douceur.

Il pose son gobelet d'un geste brusque sur la table, le liquide se répand sur le plastique gris défraîchi. Ce n'est pas seulement triste, les hôpitaux, c'est moche, aussi.

– Tu sais bien comment est ta mère, dit-il comme s'il me prenait à partie et en levant les yeux en ciel. Elle fait toujours un plat de pas grand-chose.

– Ce n'est pas ce que je t'ai demandé, tranché-je d'un ton sec.

– Elle est tombée, je te dis ! Je n'étais pas là, comment veux-tu que je le sache ?

– Mary a dit que tu étais partie peu avant qu'elle ne trouve maman.

– Cette vieille folle ! Elle raconte n'importe quoi !

Je vais le frapper. Enfin, non. Je ne suis pas comme lui, moi. Mais j'en crève d'envie pourtant.

– C'est grave, papa, dis-je d'une voix faible, apeurée par les traits durs de son visage.

Il se lève d'un bond, me faisant sursauter.

– J'ai du boulot, annonce-t-il.

– Papa, insisté-je. Tu ne peux pas partir comme ça ! En plus, tu dois aller voir les infirmières. Il y a des papiers à remplir.

– Tu peux très bien les remplir pour moi, vu que tu es là. Et mêle-toi de tes affaires, Eva. Ta mère

est tombée dans l'escalier alors que je parlais, voilà l'explication. Que veux-tu que j'y fasse si elle ne regarde pas où elle met les pieds.

– Papa ! J'ai besoin de savoir ce qu'il s'est passé, tenté-je une dernière fois en retenant mes larmes.

– Je viens de te le dire. Mais c'est fou, ça ! Tu insinues quoi ? Que c'est moi ? Mais qu'est-ce que tu en sais, hein ? Et qu'est-ce que tu sais de ce que fait ta mère pendant mon absence, alors que je me tue au travail pour rapporter du fric ! C'est bien beau de faire sa belle au bras des bijoutiers, mais ce n'est pas ça, la vraie vie ! Tu sais ce que c'est, la vie ? Oh non, tu ne le sais pas, toi ! Tu ne sais pas ce que c'est de se lever aux aurores, d'aller faire la girouette pour vendre deux cartons de bourbon. Toi, tu es là, tu te pavanés, papa paie les études, papa paie l'avion, papa paie les vacances. Tu sais quoi, Eva, à partir de maintenant, tu te démerdes, je ne te paie plus rien ! Tu vas voir si c'est aussi rose que tu le penses, de gagner sa croûte !

Les larmes coulent, cette fois. Je n'ai plus la force de les retenir. La colère emprisonne tout mon corps, me serre dans un étau. Il faut que je sorte, que je crie, que je coure jusqu'à l'épuisement.

– Tu crois que c'est ce que je voulais, moi, reprendre l'entreprise familiale, me crever le cul pour n'avoir aucune reconnaissance, pour me faire prendre de haut par des petits prétentieux qui menacent d'acheter ailleurs si je ne baisse pas les prix ? enchaîne-t-il. Et tu sais qui sont ces gens à qui je me force à parler toute la journée, Eva ? Des petits cons qui sont nés avec une cuillère en argent dans la bouche et qui pensent que tout leur est dû ! Comme toi ! Avec tes études à la noix. Comme ton patron, avec ses petits costumes sur mesure et ses bijoux de pacotille ! Cherche-toi un vrai travail, Eva, si tu tiens tant que ça à *trouver ta voie* comme tu l'as toujours dit ! Tu crois que la vie, c'est un conte de fées ? Ta place est avec un mari, pas à fanfaronner avec ta copine à New York !

– Papa... tenté-je pour le calmer, même si son discours me met hors de moi.

– Et pas un mari qui fait des bijoux, hein, crache-t-il dans un rire totalement flippant. Et tu veux un conseil si tu en trouves un ? Reconnais à quel point il bosse et tout ce qu'il fera pour toi, d'accord ?

*Euh non... Pas d'accord.*

– Pas comme ta mère, continue-t-il sur sa lancée. Qui ne fait que geindre et se plaindre qu'elle n'est pas heureuse alors que je me tue la santé au travail ! C'est quoi votre problème au juste, à vous, les femmes ?

Si je n'avais pas aussi mal, si ces propos ne me mettaient pas autant en rogne, je lui dirais ce que je pense de son discours débile, sexiste, si désespérant, si blessant. Mais je me tais. Je baisse la tête et je regarde mes pieds.

– Eh bien quoi ? Tu as perdu ta langue ? Tu crois que je n'ai pas vu la photo de toi et de ce... guignol qui croit que parce qu'il participe à une soirée de charité, il est mieux que les autres ?

Je mets quelques secondes à comprendre de quoi il parle. Mark et moi, au gala de bienfaisance pour la Art for All. Je ne peux pas courber encore une fois l'échine. Ce discours, je l'ai entendu des milliers de fois. À mon intention, à celle de ma mère quand elle disait qu'elle voulait prendre des

cours de couture pour s'améliorer et, pourquoi pas, vendre ses créations. Je ne peux pas me résoudre à le laisser continuer de me rabaisser comme ça. De rabaisser ma mère et toutes les femmes qui veulent avoir une carrière professionnelle et s'y épanouir.

– Tu racontes n'importe quoi, je...

– Mais bien sûr ! Tu es plus maligne que les autres peut-être ! Tu sais quoi, Eva, on en reparlera dans quelques années !

Puis il se lève et me laisse là, tremblante, complètement dévastée et terriblement en colère. Il me laisse seule avec mes questions, mon désarroi, mon impuissance. Je regarde son dos droit et ses épaules fières regagner la sortie, sans un regard en arrière, sans une once de remords.

## 5. Un peu de douceur dans ce monde de brutes

**Eva**

Je jette mon café sans même l'avoir bu. J'ai besoin d'air, j'étouffe, ici. Je n'avais même pas remarqué que la cafétéria s'était remplie depuis tout à l'heure. Des patients en pyjama s'asseyent entre eux ou accompagnés de leur famille, un gobelet ou une viennoiserie à la main. Je me lève, longe le petit couloir, traverse le hall où résonnent des voix, où grincent des roues de brancards et de fauteuils roulants. Je regarde mon téléphone pour voir si je n'ai pas loupé l'appel de l'infirmière, mais c'est un SMS de Melody qui m'attend.

[Désolée, je n'ai pas pu faire autrement...]

Pourquoi dit-elle ça ? J'attends d'être à l'extérieur de l'hôpital pour lui poser la question par SMS. Et puis je comprends.

Ce n'est pas possible, *il* ne peut pas être là. Il ne sait pas où je suis !

*Melody...*

Il est beau. Toujours aussi magnétique. En jean brut et doudoune fine bleu marine. C'est la première fois que je le vois autrement que dans un costume. Ça doit être pour ça que je ne l'ai pas reconnu tout de suite. Il a l'air plus jeune. Mais tout autant à l'aise. Il me regarde. Je le regarde. Puis il fait un pas vers moi. Je serre mon téléphone de toutes mes forces, comme si c'était un objet magique qui pouvait me téléporter ailleurs.

*Dans une vie où la violence n'existerait pas...*

Le regard de Lukas est comme un laser, qui plonge au fond des miens, à distance, pour probablement déceler comme je vais. Tout son visage est impassible, neutre. Pas de sourire, pas de grimace de compassion. Je ne veux pas qu'il me voie ainsi, complètement désorientée, pas coiffée, les paupières probablement encore gonflées, même pas douchée ce matin.

Dès qu'il arrive près de moi, plusieurs émotions passent sur son visage. La surprise, d'abord, de me voir, la stupéfaction, ensuite, de me découvrir si... Si quoi, au juste ?

Anéantie ? Déçue ? Dépassée par les événements ? Triste, tellement triste...

Il s'avance encore vers moi, lentement, comme pour ne pas m'effrayer, sans me quitter des yeux. Les siens sont si lumineux, malgré la petite lueur d'inquiétude que j'y décèle. Sa présence me fait un bien fou, même si ma raison me crie que non, ce n'est pas une bonne idée qu'il soit là. Mais le voir est ma bouée de sauvetage. La surprise, le contraste entre ce que je vis et le fait de le voir, si... lui-

même, me font plier les genoux. Je me décale tant bien que mal sur le côté et m'assieds sur les marches de l'entrée de l'hôpital. Un millier de questions – au bas mot – me traversent l'esprit. En vrac : que fait-il ici, que fait-il ici, que fait-il ici ? Est-il là... Pour moi ?

Sa voix grave m'achève en insinuant en moi une onde bienfaisante, elle parcourt mes veines et remplit les vides causés par ce qui s'est passé avec ma mère.

- Bonjour, Eva, me caresse sa voix chaude.
- Bonjour, Lukas, réponds-je d'une voix hésitante.

Il s'assied à côté de moi, en silence. En face de nous, c'est une valse de voitures, d'ambulances, de piétons qui défilent.

- Je ne te demande pas comment tu vas ? lance-t-il au bout de quelques secondes.

*Bonne déduction...*

J'ignore ce qu'il sait. A priori rien, puisque je n'ai pas donné de détails à Melody. Et je ne veux pas qu'il sache. Je ne veux pas le mêler à mon monde qui vient de se péter la gueule en beauté. Je ne veux pas voir dans ses yeux quelque chose comme de l'horreur, de la pitié, ou je ne sais quoi encore. Je n'ai même pas la force – ni le courage – de lui demander ce qu'il fait là. Je ne suis même pas certaine qu'il soit là, de toute façon. C'est si... inattendu. Étonnant. Incroyable ? Je ferme les yeux.

- Pourquoi es-tu ici, Lukas ? demandé-je finalement après une bonne minute de silence, en posant mes mains sur mes paupières, comme pour effacer tout ce que je ne comprends pas.
- Je passais dans le coin, répond-il d'un air léger.

Je souris. Un peu. Puis soupire. Et je sens une main effleurer mon dos, se poser sur ma taille et un corps chaud me serrer contre lui. Sans même réfléchir, je laisse tomber ma tête sur l'épaule de Lukas. Ça me fait du bien. J'en ai besoin. Terriblement besoin. Je ne sais pas si Lukas le sait mais il le fait. Il me rassure. Il me soutient. Comme si c'était évident. Alors je cesse de me poser des questions et je profite de ce moment. Je me fonde contre ces épaules solides, ce souffle que je perçois et qui me berce, dans l'odeur citronnée mais étonnamment masculine de Lukas.

La tendresse inespérée qu'il m'offre me permet de souffler un peu. Pourtant, je ne connais rien de lui. Enfin, rien d'autre que son corps, pour être plus précise. Et encore, à petites doses. Deux fois. Deux fois merveilleuses, torrides et inoubliables, mais c'est vraiment peu, pour connaître quelqu'un...

*En tout cas, lui, sans me connaître non plus, fait exactement ce qu'il faut pour m'apaiser et mettre du baume sur l'horreur que je viens de découvrir...*

Puis mon téléphone sonne, brisant la quiétude inespérée qui venait de s'infiltrer dans mon corps. Je sursaute, me redresse pendant que Lukas retire sa main et s'éloigne de quelques pas pour me laisser répondre. Lukas regarde au loin, comme s'il ne s'immisçait pas dans mon jardin secret, ce que

j'apprécie. C'est l'infirmière qui me dit que je peux monter voir ma mère.

– Je... Je remonte, dis-je d'une voix faible après avoir raccroché.

– Tu as besoin de quelque chose ? chuchote-t-il en penchant la tête sur le côté

Je réponds négativement d'un geste.

– Je peux t'accompagner, si tu veux. J'attendrais dans le couloir.

Je hoche la tête. Je n'arrive pas à parler. Sa présence me trouble plus que de raison, et me touche, surtout. Il est là. Il est venu pour moi. Rien que pour moi.

Nous montons en silence, dans l'ascenseur. Même l'ascenseur – et les souvenirs que j'ai de nous deux à l'intérieur de celui où nous nous sommes rencontrés – ne parvient pas à immiscer une parcelle de joie à l'intérieur de mon corps. De mon esprit.

– C'est là, murmuré-je lorsqu'on arrive devant la porte.

– Je t'attends plus loin, me dit-il en désignant le coin destiné aux visiteurs, tout au fond, composé de quelques fauteuils et d'une table basse.

Une infirmière sort au même moment. Stacy.

– Votre maman vous attend. Elle est toujours très choquée, nous allons lui redonner des calmants. Elle a discuté longuement avec la psychologue mais nous n'avons rien appris de plus. Elle refuse de nous confier qui lui a fait ça. Votre père n'est pas remonté avec vous ?

– Non, soufflé-je.

– Bon... Tenez-nous au courant si votre maman vous dit quoi que ce soit qui pourrait nous aider, d'accord ?

– Bien sûr, acquiescé-je.

– Merci. Je serai dans le bureau. Votre maman risque de dormir toute la journée, voire toute la nuit ensuite. Les calmants sont là pour la soulager de la douleur physique mais aussi psychologique. Ça lui fera du bien en attendant qu'elle soit prête à nous apprendre la vérité.

Je hoche la tête.

– Je pense que vous pouvez rentrer chez vous après l'avoir vue. On vous téléphonera demain quand elle sera réveillée, si vous voulez.

– Je préférerais rester avec elle.

– Je comprends que vous le vouliez, mais ça ne servira à rien, elle dormira à poings fermés. Nous veillons sur elle, mademoiselle Scott. Ne vous inquiétez pas. Reposez-vous et revenez demain.

– Bon... D'accord. Je jette un regard à Lukas, au loin, appuyé contre le mur. Quel spectacle étrange de voir cet homme si lumineux au milieu de cet univers si glauque.

*Mon univers...*

D'un signe de tête et d'un léger sourire, il m'indique qu'il est là. Qu'il m'attend.

*Que je peux compter sur lui...*

Sauf que, honnêtement, ma confiance dans les hommes vient de chuter de moyen à moins je ne sais combien. J'essaie d'arborer un air serein, rassurant, quand je pénètre dans la chambre. Mais je ne suis pas persuadée d'y parvenir. Ma mère est assise sur son lit, le regard perdu sur l'écran de télévision qui lui fait face. Éteint, l'écran de télévision.

– Ma puce, s'écrie-t-elle d'une voix essoufflée.

– Maman, sangloté-je malgré moi.

Je me réfugie dans ses bras, en douceur, pour ne pas lui faire mal. Elle me serre faiblement contre elle. Je cherche son odeur, celle qu'elle a toujours, mélange de caramel et de sa lessive, mais je ne trouve que celle, très désagréable, des médicaments.

– Comment te sens-tu ? demandé-je après notre câlin.

– Bien, ment-elle en haussant les épaules.

– Maman... insisté-je.

– Ne t'inquiète pas pour moi, ma puce. Je vais vite être sur pied. Je suis juste un peu fatiguée. Rien de grave.

– Maman, c'est grave, objecté-je.

– Chut, Eva. Ne t'inquiète pas pour moi, répète-t-elle. Les infirmières vont s'occuper de moi. Rentre à New York, ma chérie. Fais ta vie.

– C'est papa, n'est-ce pas ? demandé-je abruptement après quelques instants de silence.

Elle baisse les yeux. J'ai envie de hurler devant tous les bleus sur son visage, devant son œil et sa lèvre gonflée qui la fait parler différemment, devant son ton léger.

– Écoute, ma chérie, je veux que tu penses à toi, d'accord ? me dit-elle avec conviction. Je vais me reposer, les infirmières vont me redonner des médicaments.

– Je ne peux pas te laisser seule, maman.

– Si, Eva, tu peux, affirme-t-elle en plantant son regard dans le mien, comme pour me convaincre. On se téléphonera.

– J'ai besoin de savoir que tu vas bien, d'être là s'il te faut quelque chose, supplié-je, des sanglots dans la voix.

– Tu as apporté toutes les affaires dont j'avais besoin, ma puce. Merci beaucoup. Et Mary est là, tu sais.

– Je sais, concédé-je en baissant les épaules.

– Et je ne vais pas rester longtemps. Je me sens déjà beaucoup mieux qu'hier, affirme-t-elle en se redressant, comme pour me le démontrer.

Ma mère détient la palme d'or de la menteuse la moins crédible. J'ai conscience qu'elle veut m'épargner, qu'elle fait ça pour mon bien, mais toutes mes illusions, s'ils m'en restaient, viennent de

voler en éclats. Et je ne suis plus une petite fille. Je n'ai pas besoin qu'elle me protège.

Elle clôt la discussion en s'allongeant. Je me retiens de pleurer en voyant les grimaces qu'elle essaie de contenir. Stacy entre dans la chambre à ce moment-là et me fait un sourire désolé. J'ai compris, ma mère doit dormir. Cela dit, je crois que je préfère la savoir en train de dormir plutôt qu'en train de souffrir. Et encore, je n'imagine même pas à quel point elle peut avoir mal. Je ne parle pas que des douleurs physiques, je n'ai même pas vu l'étendue de ses bleus, mais de la douleur psychologique qui doit sinuer en elle.

– Je serais là demain, maman. Je t'aime, murmuré-je en l'embrassant.

– Moi aussi je t'aime, ma puce.

Je referme la porte sur le visage de ma mère qui lutte pour maintenir un semblant de sourire sur ses lèvres en me faisant un signe de la main comme si de rien n'était.

*Depuis combien d'années ma mère me fait des sourires comme si de rien n'était ?*

## 6. Double dose de douceur dans ce monde de brutes

**Eva**

Dès que je relâche la poignée de la porte de la chambre de ma mère, j'éclate en sanglots. Je ne voulais pas, pourtant. Et encore moins devant Lukas... J'espérais rester stoïque jusqu'à ce qu'il reparte. Je me suis surestimée, visiblement.

*Et je me demande toujours ce qu'il fait là...*

Lukas m'enserme dans ses bras. Fort. Encore une fois, c'est tout à fait ce dont j'ai besoin. Des bras rassurants, réconfortants. Je reste longtemps immobile, à pleurer toutes les larmes de mon corps. Il ne dit rien, il attend patiemment que je me sente mieux.

Je me redresse, lui adresse un regard désolé pour m'excuser de ce moment de faiblesse, pour m'excuser de l'avoir attiré dans cet endroit sordide. Mais Lukas ne semble pas gêné de se trouver là, son visage n'exprime ni pitié, ni dégoût. Juste une tendresse non dissimulée. Je fouille dans ma poche pour y dénicher un pauvre mouchoir tout chiffonné et déchiré. Lukas pose sa main dans mon dos pour m'inviter à avancer.

– Tu veux que je te ramène chez toi ? me demande-t-il d'une voix douce.

– Oh non, surtout pas ! Enfin... me reprends-je, un ton plus bas. Non, je n'ai pas trop envie.

*Il n'a pas à savoir que je ne veux surtout pas aller chez moi.*

– Tu as faim, soif ? Dis-moi ce dont tu as besoin, Eva ? demande-t-il toujours d'un ton caressant.

*Que rien ne soit arrivé... Mais je me répète. Je sais*

Je hausse les épaules.

– Viens, dit-il devant mon silence.

Je le suis dans l'ascenseur, puis à l'extérieur. Une fois enfin sortie de cet endroit étouffant, je reprends mes esprits.

*Enfin, si tant est que ce soit possible...*

– Tu avais un rendez-vous à Nashville, Lukas ? hasardé-je.

– Non, répond l'intéressé avec un petit sourire craquant qui rajoute du baume à mon cœur malmené.

– Et... ? l'encouragé-je à poursuivre.

- Et quoi ?
- Eh bien, qu'est-ce que tu fais là ?
- Je passais dans le coin...
- Lukas !
- Oui ?
- On ne passe pas à Nashville... par hasard.
- OK. J'ai reçu un SMS comme quoi tu avais besoin en urgence d'un strip-tease. De moi.

*Quoi ?!*

- Quoi ?

*Mais qu'est-ce qu'il raconte ?!*

- OK, ça va, ça va, je plaisante ! dit-il très vite en se plantant face à moi et en m'obligeant à le regarder. C'était nul, d'accord ! Désolé.
- Je... Euh... Non. C'était... drôle ?

*Je n'en suis pas sûre. Mais c'était bien essayé...*

- Ouais, pas tant que ça. La vérité... c'est que je me suis inquiété, Eva, explique-t-il, très sérieux tout à coup.

*Très sérieux mais pas moins beau... L'air grave lui va bien...*

- Je t'ai envoyé dix mille messages, continue-t-il. Je t'ai appelée autant de fois.

*Six messages. Dix appels en absence.*

- Et tu ne m'as pas répondu, donc, conclut-il.

Je hausse les épaules.

- Tu as appelé pour savoir si j'acceptais le job ?

– Mais bien sûr que non ! Enfin, si, je veux que tu acceptes ma proposition mais je ne suis pas venu pour ça. Je me suis inquiété pour toi, Eva. Vraiment. Tu avais disparu ! Je suis même allé voir Wallington !

- Tu t'es inquiété parce que je ne te répondais pas ? J'aurais pu être... occupée ?

*Je l'étais... Et il est allé chez Moonway ?!*

- Je ne comprends pas, Lukas, reprends-je. Je...

– Il n'y a rien à comprendre. Tu avais disparu, Melody était paniquée, j'ai pensé que tu avais un problème.

*J'avais un problème. Je l'ai toujours d'ailleurs. Et de taille, le problème...*

– Et tu es venu ? Pour moi ?

*Merde, je ne voulais pas prononcer ces paroles !*

– Je suis venu, oui. J’ai réservé une chambre d’hôtel. Une superbe chambre d’hôtel avec une vue magnifique, un jacuzzi, un massage si tu le souhaites. Ça te dit un petit break ?

*Si le jacuzzi implique son corps nu contre le mien, oui ! Ouf, je n’ai pas dit cette pensée à voix haute... Et je ne suis pas contre le strip-tease non plus, maintenant qu’il a lancé l’idée...*

– Je crois que ça me ferait du bien, en effet...

– Parfait. Parfait, donc... Ne pas chercher à comprendre. Vivre. Respirer. Et sourire, c’est mieux...

Nous allons sur le parking où nous attend une voiture de location. Un petit sac de voyage est posé sur le siège passager, que Lukas s’empresse de ranger à l’arrière. Je monte, pose la tête contre le siège et essaie de retrouver une respiration normale. D’arrêter de me poser des questions. Du genre... il est venu juste parce qu’il s’est inquiété pour moi ? Waouh... Mon cœur fait des montagnes russes, là. Lukas se penche vers moi, l’air devient tout à coup plus épais. J’ouvre les yeux pour voir son visage à quelques centimètres du mien et son bras tendu devant ma poitrine pour attraper la ceinture de sécurité et l’attacher. Nous ne disons pas un mot. Moins de dix minutes plus tard, Lukas stoppe la voiture devant The Hermitage Hotel. Il date de 1908 et c’est une des fiertés de ma ville. Il a été entièrement rénové dans le début des années 2000 et a toujours été dans les favoris des politiciens et des célébrités.

Je n’ai jamais mis les pieds dans cet hôtel, mais il nous a toujours fait rêver, avec Melody. Le gros bâtiment tout blanc est magnifique, majestueux avec ses nombreuses fenêtres voûtées et ses colonnes qui m’ont toujours fait penser à un château. Il arbore fièrement des drapeaux qui ondulent tranquillement.

Un voiturier m’ouvre la portière. Je descends et j’attends Lukas qui récupère sa valise puis glisse un pourboire au garçon en costume qui le prend, ainsi que ses clés tout en le remerciant. Le hall est incroyable, un concentré des beaux-arts à lui tout seul. Une immense verrière est recouverte de vitraux et de peintures en guise de plafond, et sur le sol marbré reposent des fauteuils stylés tous différents les uns des autres. Le hall est entouré de grandes arches avec chacune des escaliers menant je ne sais où. C’est éclatant de lumière, de couleur et de luxe. Lukas se présente à l’accueil, l’hôtesse lui offre un grand sourire en lui remettant la carte magnétique de la chambre. Nous montons jusqu’au dernier étage et entrons par une porte qui porte l’inscription *Suite présidentielle*.

*Ça va me changer de la chambre d’hôpital, c’est certain. Et ça tombe bien, c’est tout à fait ce qu’il me faut...*

La suite est immense, bien évidemment. Une chambre dans les tons bleus, une dans les tons jaunes, une salle à manger avec des canapés et fauteuils en cuir, un petit coin cuisine, une salle de bains carrelée avec un jacuzzi, une baignoire et une douche, deux grandes vasques et un immense miroir.

Rien que ça... La décoration est soignée et romantique.

Des fleurs fraîches sont disposées à plusieurs endroits, une bouteille de vin trône sur la table, et la vue donne pile sur le State Capitol, maison de la législature et bureau du gouverneur, qui attire tous les ans des milliers de touristes. Nous l'avons d'ailleurs visité tellement de fois avec l'école que je pourrais en dessiner l'intérieur les yeux fermés.

– Mince ! grimacé-je. J'ai laissé ma valise dans la chambre de ma mère.

*Ça va être super-pratique pour me changer...*

– Je peux envoyer quelqu'un la chercher, me propose aussitôt Lukas.

– Oh non ! Surtout pas. Ma mère doit se reposer. Ce n'est pas grave, je la récupérerai demain.

Lukas ne répond rien et hoche la tête. Pendant qu'il dépose ses affaires et pianote sur son téléphone, je me poste près de la fenêtre. De gros nuages sont amoncelés dans le ciel. Il fait moins froid qu'à New York, c'est sûr, mais le vent se lève et laisse présager du mauvais temps à venir. De toute façon, même s'il y avait un soleil éclatant, ça n'améliorerait pas forcément mon humeur. Je me sens triste. Triste et dépassée par les événements. J'en suis là de mon constat intérieur quand Lukas se glisse derrière moi et me prend dans ses bras. Je pousse un soupir et sans hésiter, je laisse ma tête reposer contre son torse. La chaleur de Lukas m'envahit instantanément.

– Je suis là, Eva, murmure-t-il contre mon oreille.

Ces quelques mots, prononcés avec une évidence touchante, me rassurent. Sa voix grave, son souffle qui effleure ma peau me couvrent de frissons.

– Merci, balbutié-je, les larmes menaçant de me submerger de nouveau.

C'est fou, Lukas sait ce que j'ai besoin d'entendre. Plusieurs fois, il m'a demandé ce dont j'avais besoin. Eh bien, c'est tout à fait ça : quelqu'un qui me prend dans ses bras, me serre contre lui et me chuchote qu'il est là...

*Vous en rêvez, Lukas le fait...*

Lukas pose ses lèvres sur ma nuque. Il l'embrasse lentement, provoquant une décharge électrique dans tout mon corps. Je gémiss malgré moi. Quel contraste entre ce que j'éprouve depuis hier et ce que j'éprouve en ce moment. Deux extrêmes, presque inconciliables. Une once de culpabilité me saisit et je redescends de mon cocon. Comment puis-je me délecter des bras de Lukas pendant que ma mère souffre, seule, à l'hôpital, des poings de l'homme qu'elle a aimé et épousé ? Mon père était-il tendre avec ma mère au début de leur relation ? Quand est-ce que tout a changé ? Et à cause de quoi ?

Lukas doit sentir mon corps se raidir parce qu'il resserre un peu son emprise, appuie son visage contre mes cheveux, dépose un baiser juste sous mon oreille, sur la peau fine, puis relâche son étreinte.

- Tu veux essayer le jacuzzi ? me demande-t-il avec une lueur espiègle dans le regard.
- Je crois que j’ai envie d’une douche, d’abord.

*J’ai besoin d’enlever l’odeur de l’hôpital incrustée sur moi...*

- Et... on pourra tester le jacuzzi après ? finis-je.
- Avec plaisir, sourit-il de cet air coquin que je commence à connaître.

Et à terriblement apprécier.

La douche me fait un bien fou. Je laisse l’eau brûlante couler pendant de longues minutes, savourant la chaleur sur ma peau et en imaginant qu’elle emporte avec elle tous mes soucis. Toutes mes peurs, ma colère et ma tristesse. Toute cette horreur.

*Si seulement ça pouvait être aussi simple.*

Quand je sors de la douche, emmitouflée dans une serviette moelleuse, et que je me souviens que je n’ai pas d’affaires de rechange, je manque encore de pleurer. Ce n’est qu’un détail, pas si grave, puisque je peux laver celles que j’ai portées aujourd’hui et les mettre sur le sèche-serviette, mais j’ai l’impression que la moindre contrariété pourrait me mettre les nerfs en pelote.

*Il faut que je me ressaisisse. Lukas n’est pas ici pour me voir pleurer sans arrêt. Parce que Lukas est là. Pour moi. Rien que pour moi. Et ma mère est en sécurité, pour le moment. Tout ce que je peux faire, c’est vivre l’instant présent. Et apprécier ce petit plus que la vie m’offre : Lukas. Et sa proposition de strip-tease que j’ai décidé de prendre très au sérieux...*

Je crois que je ne me rends compte qu’à ce moment que Lukas a tout lâché pour « voler à mon secours ». Il s’est inquiété pour moi. Il a pris le premier avion, comme je l’ai fait et il est venu me trouver. Moi. Il n’a pas tenu compte de mes silences. Il s’est douté que quelque chose n’allait pas. Il a tenu à être présent. Il ne cherche même pas à me faire parler. Non. Il est là, tout simplement.

Je ne sais pas si ça m’enchante ou si ça m’effraie.

J’applique de la crème sur mon visage, grâce à un échantillon dans la salle de bains, puis je sors. Pour apercevoir Lukas, en jean, pieds et torse nu. Mon cœur s’affole, la brûlure du désir apparaît dans mon ventre. Je contemple son torse sculptural, ses abdominaux parfaits, son visage harmonieux, puis ses yeux captent les miens. Il me sourit, malicieux.

*Grillée...*

- J’ai fait livrer un repas, m’annonce-t-il tout en me scannant de son regard lumineux.
- Oh, super, déglutis-je difficilement. J’arrive tout de suite.
- Ah oui, m’étonné-je en pénétrant dans la salle à manger. Quand tu dis repas, tu ne plaisantes pas.
- Je ne savais pas ce dont tu avais envie. Alors j’ai improvisé, répond-il, un sourire canaille sur les lèvres.

En effet. Il y a, sur la table, des fruits frais – fraises, bananes, pommes et kiwis – et secs – dattes et raisins – du fromage, du pain blanc, du beurre, des mignardises (je ne sais lesquelles, mais qui ont l'air d'être très bonnes), et trois sortes différentes de verrines, du fromage blanc et du coulis de framboises. Lukas est en train de sélectionner les aliments et de les déposer sur deux assiettes, les muscles de son dos roulent sous son tee-shirt, et il fredonne un air que je ne reconnais pas. Mon corps réagit encore plus au beau spectacle qu'il m'offre.

*Oui, Lukas, si beau, est un spectacle à lui tout seul.*

Il se retourne, ses yeux s'attardent sur mes jambes nues, mes cuisses, puis passent à mes épaules, pour finir sur mon visage, laissant derrière lui une salve de picotements sur mon corps dévoilé à son regard.

– Hum. Sexy, dit-il d'une voix rauque et en se léchant un doigt.

*Il peut parler !*

Nous nous installons devant l'écran géant, sur le canapé en cuir qui lui fait face. Lukas pose les assiettes sur une table basse qu'il la rapproche. Je remonte mes genoux sous le menton et m'entoure d'un plaid que Lukas est allé chercher je ne sais où.

– Tu as besoin d'autre chose ? demande-t-il.

*De toi, bordel !*

Je ne sais pas s'il lit dans mes pensées mais son regard plonge dans le mien, si profondément que j'imagine qu'il devine aisément tout ce qu'il y a au fond de moi. Il pose sa main sur ma joue dans un geste incroyablement tendre. Sa posture, assurée mais tout en retenue, est une caresse sur mes peurs, sur les démons qui dansent désormais dans mon esprit. Je ferme les yeux, j'appuie ma joue contre sa paume, souris faiblement et laisse échapper un gémissement de plaisir.

Puis c'est au tour de ses lèvres de se poser sur les miennes. Un baiser léger qui n'en éveille pas moins toutes les terminaisons nerveuses de mon corps. Ma main agrippe sa nuque, mes doigts glissent dans ses cheveux et je transforme ce baiser délicat en baiser fougueux. Nos langues se cherchent, s'emmêlent, nos souffles s'accélèrent, nos corps se rapprochent. Puis Lukas met fin à ce baiser en s'éloignant délicatement de moi.

– Tu ne devrais pas manger quelque chose plutôt, Eva ? souffle-t-il contre mon cou.

*Euh... Non ?*

– Je n'ai plus très faim, pour tout te dire... rétorqué-je, une lueur de défi dans les yeux.

– Pourtant, tu as besoin de force...

– Je puise dans l'énergie des autres, je ne te l'avais pas dit ?

Lukas rit en secouant la tête comme si j'étais un cas désespéré. Puis il attrape une fraise et la glisse dans sa bouche en ancrant son regard au mien. Son regard est sombre, de ce bleu nuit que j'aime tant. De ce bleu nuit qui me rappelle des souvenirs torrides.

- Délicieuse, cette fraise, tu devrais goûter, dit-il d'un air provocateur.
- Bien essayé, grimacé-je.

Lukas prend une autre fraise, la glisse dans ma bouche, cette fois. Surprise, je ne peux que l'accepter. Et l'avaler. Et puis rire. Et c'est vrai qu'elle est délicieuse.

- Tu as décidé de me nourrir, maintenant ?
- Si ça ne tenait qu'à moi, tu serais déjà nue sur le lit, affirme-t-il d'un ton coquin.
- Si ça ne tenait qu'à moi, je serais déjà nue sur le lit également, susurré-je en m'emparant de sa main. Ne t'inquiète pas, je ne suis pas du genre à me laisser mourir de faim.

Lukas se redresse, ses mains se posent sur ma taille pour me soulever du sol, puis il me porte dans ses bras comme si je ne pesais rien. Je laisse échapper un petit cri, puis un nouveau rire tandis qu'il me dépose avec douceur sur le grand lit de la suite présidentielle de cet hôtel magnifique. Allongée sur le dos, je le regarde s'avancer vers moi, les lèvres incurvées en un sourire gourmand. Un millier de frissons se répandent sur ma peau. Des frissons d'anticipation. Mon corps est aux aguets, il est animé de sa propre volonté et surveille le moindre de ses gestes, tremblant, avide. En attente de lui.

Lukas s'empare de ma bouche, bien moins délicatement que tout à l'heure, sur le canapé. Je réponds à son baiser avec passion. Me noie dans son odeur. Gémis de nouveau. Il se positionne au-dessus de moi, le matelas ploie sous nos deux corps – presque – imbriqués l'un dans l'autre. J'adore sentir son corps aussi près du mien, sa peau brûlante sous ses vêtements, sa respiration qui se mêle avec la mienne. Je glisse une main sous son tee-shirt, caresse tout d'abord son dos, remonte pour sentir ses omoplates contractées par l'effort de se tenir au-dessus de moi à la force de ses bras ; je sens bien qu'il se retient de m'écraser. Mes lèvres quittent son emprise pour parcourir son cou. Lentement, j'effleure sa pomme d'Adam puis je remonte sous son menton, le coin de sa bouche, continue jusqu'à son oreille, j'enserme son lobe du bout des dents, le mordille. Il grogne. Je me retiens de sourire. Qu'est-ce que j'aime l'entendre ! Je soulève son tee-shirt pour le lui ôter. Lukas se redresse et m'aide, son regard amarré au mien, encore plus sombre que tout à l'heure. J'y lis du désir, bien sûr, de la tendresse, aussi, et autre chose que je ne parviens pas à définir. Son tee-shirt jeté sur le sol, je m'attaque aux boutons de son jean. Lukas laisse échapper un rire rauque.

- Pressée, on dirait ! affirme-t-il en plissant les yeux.
- Je te signale que je suis en caleçon, moi. Il y a déséquilibre, là, soufflé-je.
- Oh. Bien sûr. Dans ce cas, je me vois dans l'obligation de me déshabiller, en effet.

Il se redresse, s'éloigne de moi et descend du lit. J'admire son torse parfaitement dessiné, la branche d'arbre tatoué qui dépasse sur son bras. Il fait très chaud, dans cette chambre, mais pourtant j'ai froid, tout à coup. Je m'appuie sur les coudes pour le regarder. Droit, le menton haut, les yeux brillants, ancrés dans les miens, Lukas commence à dégrafer son pantalon.

*Oh. Mon. Dieu. Il me fait un strip-tease. Je vais défaillir.*

Je m'installe plus confortablement en m'allongeant sur le côté et en reposant ma tête sur ma main, me mords la lèvre de désir. De plaisir. Cet homme est une véritable tentation, un mélange de sensualité et de virilité dans toute sa splendeur. Mon corps bouillonne de frustration, il veut cet homme en lui, maintenant. Mais j'ai bien l'impression que je vais devoir attendre. Avec une lenteur diabolique pour mes nerfs, Lukas détache les boutons de son jean les uns après les autres. Ses gestes sont assurés et gracieux. Provocateurs. Il glisse ensuite deux doigts dans les passants et le fait tomber, centimètre après centimètre. Sans me quitter des yeux, bien sûr. Une fois son pantalon au sol, il le fait valser d'un coup de pied. Même ça, c'est terriblement aguichant.

– Si jamais tu ne veux plus être joailler, tu peux te recycler en Chippendale, tu sais, lancé-je d'une voix rauque, essoufflée.

– Hum, strip-teaseur devant une horde de femmes, quelle bonne idée, s'amuse-t-il.

*Hors de question ! Je retire ce que j'ai dit. Strip-teaseur privé. Juste pour moi.* Alors que je pensais qu'il allait aussi retirer son boxer, il s'avance vers moi d'une démarche fluide pour me rejoindre sur le lit.

– Stop ! m'écrié-je en lui barrant le passage de ma main. Tu n'as pas terminé !

Ses yeux virent au noir. Je déglutis. J'ai une furieuse envie de lui retirer ce *foutu* bout de tissu et de me fondre en lui.

– Tsss. Tu m'as dit que tu étais plus habillée que moi, tout à l'heure, ironise-t-il d'une voix terriblement basse. Maintenant, c'est toi qui l'es plus. Il faut remédier à ça.

– Oh. Monsieur veut l'égalité, c'est ça, murmuré-je.

– Absolument, affirme-t-il.

– Très bien.

Je m'assieds sur le lit, me plonge dans son regard et, à mon tour, en prenant soin d'aller tout doucement, je relève mon tee-shirt. *Son* tee-shirt. Je le fais passer au-dessus de ma tête et le jette sur lui.

– Vu que c'est le mien, je le garde, désormais, me cherche-t-il d'une voix basse. Dommage pour toi. Tu vas être obligée de te promener nue devant moi tout le reste de la journée. Entièrement nue.

Je plisse les yeux et le nez en guise de réponse, puis pose les mains sur l'élastique de mon boxer, comme pour l'enlever. Je vois les yeux de Lukas s'agrandir, se rétrécir la seconde d'après, et un sourire intéressé étirer ses lèvres rougies par nos baisers. Puis il s'empare de ma bouche. Je gémiss, il grogne. Je me laisse aller dans ses bras pendant qu'il m'allonge sur le lit et se couche sur moi. J'écarte les jambes pour qu'il soit le plus près possible de mon corps. Je sens son érection contre mon intimité, seule une pauvre barrière de deux bouts de tissu superposés nous sépare. La peau de son torse, elle, est brûlante contre ma poitrine.

– J’ai envie de toi, murmuré-je contre ses lèvres.

– Moi aussi, Eva. Si tu savais comme j’ai envie de toi. J’ai *toujours* envie de toi, insiste-t-il.

Ces mots me procurent un bien-être incroyable. Et décuplent mon désir. Nos langues s’affolent et s’entrechoquent. La réalité disparaît de mon esprit pour n’en garder qu’une seule, sensuellement concrète : lui et moi. Lui et moi, au chaud, en sécurité, enfiévrés. Lukas délaisse mes lèvres, chatouille mon cou du bout de sa langue, puis embrasse mon épaule. Il prend son temps, comme s’il découvrirait mon corps pour la première fois, en me susurrant sans cesse que je suis belle. Et je me sens belle. Au travers de ses paroles, de ses regards, de ses gestes, je me sens incroyablement belle. Unique. Il agace ensuite un téton, puis l’autre qui durcit sous son assaut. De sa main, il empaume ma poitrine, la caresse, la frôle, m’envoyant dans une autre dimension, une dimension remplie de râles et de sensations électrisantes. Mon ventre se contracte sans cesse. À l’intérieur, le volcan allumé par ses soins menace d’exploser. Hurle d’exploser. Ce désir est impérieux.

Mais Lukas continue sa lente et délicieuse torture, il souffle sur mon ventre, l’embrasse, contourne mon nombril, dépose un baiser dessus. Puis il descend encore plus bas. Ses mains accrochent l’élastique de mon boxer et, lentement, il le descend. Je sens le coton frotter contre chaque parcelle de ma peau. Une fois ôté, il l’envoie rejoindre nos autres vêtements qui jonchent le sol. Ensuite, il remonte en parsemant des baisers sur mes jambes, les saisit pour les écarter, pour se laisser l’espace de me donner du plaisir à l’envi.

C’est la première fois que je fais l’amour avec lui en plein jour, en pleine lumière, qu’il voie mon corps aussi nettement. Quand ses lèvres glissent sur mon intimité, j’oublie ce détail. Mes mains s’accrochent aux draps pendant que je psalmodie son prénom de manière inaudible. Mon bassin se soulève, incapable de rester en place, immobile. Lukas s’amuse à guetter mes réactions, je le sens dans sa façon de ralentir, d’accélérer, d’appuyer, d’effleurer sur la partie la plus sensible de mon anatomie. Quand il introduit un doigt en moi tout en effectuant des cercles autour de mon clitoris, tout mon corps se contracte. Je crie son prénom, j’attrape ses cheveux et je les tire pour lui signifier qu’un orgasme est en train de monter et que je ne veux absolument pas qu’il s’arrête. Par ce geste, je lui signifie que j’adore ce qu’il me fait, que j’en veux encore. Que j’en voudrai toujours. Que je ne m’en lasserai jamais. Au deuxième doigt dans ma féminité, toute mon attention est concentrée sur la boule de plaisir qui grossit. Elle prend de l’épaisseur, grossit encore puis explose enfin, me tirant des cris qui résonnent dans le calme de cette chambre d’hôtel.

J’entends Lukas grogner, en écho à mon propre plaisir. Quand mon corps cesse de trembler, Lukas remonte vers moi et m’embrasse comme si sa vie en dépendait. Il grogne encore contre mes lèvres. Ma main impatiente descend aussitôt vers son boxer. Il m’aide à le retirer, nos lèvres toujours scellées. Dès qu’il est nu, tout comme moi, je lâche ses lèvres – presque à regret – pour, à mon tour, partir à la découverte de son corps. Je suis le contour de son visage, mordille son oreille, j’enfouis mon nez dans ses cheveux, en hume l’odeur citronnée, puis descends le long de sa mâchoire.

J’embrasse chaque parcelle de sa peau, la mouille de ma langue, l’attrape, sans serrer, avec mes dents. Je prends mon temps sur son épaule pendant que ma main glisse sur son biceps, musclé, bien évidemment. Mon doigt suit le parcours de la partie visible de son tatouage qui dépasse sur son bras.

D'un geste appuyé, j'intime l'ordre à Lukas de se tourner. Il obéit en souriant.

Je peux enfin voir le dessin de son tatouage en entier et en pleine lumière. Un arbre, avec un globe terrestre tout au milieu, qu'on ne devine qu'en regardant de près. Le dessin prend la moitié de son dos, une branche continue jusque sur son bras. C'est harmonieux, parfaitement proportionné, magnifique. Je note intérieurement de lui demander la signification de ce tatouage. Mais plus tard, là, j'ai un besoin irréprensible à combler et un corps à découvrir en urgence.

Sans me presser, j'embrasse son dos, le mordille encore et encore, puis bifurque sur sa poitrine, l'agace comme il l'a fait pour moi, ce qui a pour résultat un long râle de sa part. Je me retiens de sourire et continue. Son torse est magnifique, musclé, doux. Je découvre la chaleur et la fermeté de son ventre, le frôle avec mon nez, en mordille la peau. Je sens la respiration de Lukas s'accélérer de plus en plus. Ma main descend encore plus bas, et s'empare de son sexe tendu sous mes caresses. Il est d'une douceur sans pareille. Comme de la soie. Avec précaution, lentement, je fais coulisser son membre qui grossit encore dans ma paume. Je lève les yeux vers Lukas et croise un regard embrasé, brûlant.

– Tu me rends fou, Eva, murmure-t-il entre deux râles.

*J'espère bien, oui... Comme ça, on sera deux...*

Je guette à mon tour les réactions de Lukas. Le moindre tressaillement de sa part, sa respiration qui s'accélère ou ralentit, son souffle qui devient de plus en plus bruyant, ses gémissements, ses râles et ses grognements de plaisir.

– Eva, j'ai envie de toi, grogne-t-il d'une voix presque inaudible.

Je souris et continue mes caresses. J'approche mon visage pour prendre son sexe dans ma bouche, mais deux mains me retiennent.

– Tout de suite, implore-t-il.

Je souris de plus belle.

– Quelle impatience !

– Tu n'as même pas idée ! confirme-t-il d'une voix rauque et terriblement sexy.

Lukas se lève, file vers le placard, ouvre la porte à toute vitesse, farfouille dans son sac et revient avec un préservatif à la main. Je me liquéfie devant le spectacle de ce corps nu, parfaitement bâti, le sexe tendu, qui marche vers moi. L'homme viril dans toute sa splendeur.

– Tu avais prévu le coup ! dis-je, faussement outrée.

– J'ai été prévoyant. Nuance, corrige-t-il d'une voix hachée.

Je tends le bras pour qu'il me laisse le plaisir d'enfiler le préservatif sur son sexe. Il ne se fait pas

prier. Je déchire l’emballage et déroule le morceau de latex sur son membre tendu. Puis je croise son regard impatient, et je me jette sur sa bouche. Lukas me rend mon baiser avec ardeur et me fait glisser sur le lit pour s’allonger sur moi. Il quitte mes lèvres, je proteste, il me fait taire en frôlant ma poitrine avec sa langue. Il en aspire la pointe, la relâche, recommence.

– Lukas... gémis-je.

– Patience... murmure-t-il.

Lukas remonte vers moi, un grand sourire sur le visage, le regard toujours aussi sombre. Un regard qui exprime le désir à l’état brut. Je me mords la lèvre inférieure pour me retenir de gémir, mes mains courent sur sa peau à une vitesse folle comme pour lui ordonner de venir en moi avant que le feu qui m’êtreint me consume. Quand je sens son sexe à l’entrée du mien – si proche mais encore beaucoup trop loin, tout mon corps se contracte.

– Oui... susurré-je.

Un rire léger résonne et Lukas, enfin, me pénètre. Lentement. Paresseusement. Mes ongles s’incrudent dans sa peau. Puis Lukas se retire.

– Non... j’objecte.

– Il faudrait savoir, se moque-t-il dans un souffle.

Lukas entre de nouveau en moi. Il attrape mes poignets, les lève au-dessus de ma tête, les bloque d’une seule main pour que j’arrête de gesticuler.

*Et de me plaindre, probablement...*

Alors je le laisse faire. Je le laisse m’imposer son rythme, diaboliquement lent mais si agréable. Je m’abandonne entre ses bras. Je me contente de savourer la chaleur de ses mains sur les miennes, de me perdre dans son regard qui ne lâche pas le mien, de me délecter des sensations électrisantes qui enivrent mon corps. Chaque va-et-vient de Lukas m’envoie un peu plus au septième ciel, me propulse plus haut, plus près de l’orgasme qui approche. À aucun moment, il n’accélère sa cadence. Je sens qu’il lutte pour garder ce tempo diaboliquement lent. Je le vois à ses traits contractés, à ses yeux qui se rétrécissent, ne laissant filtrer que ses pupilles dilatées, soudées aux miennes, à sa respiration haletante. Puis quand l’orgasme explose en moi, je ferme les yeux, des éclats de lumière m’aveuglant et laisse mes cris retentir et se mélanger à ceux de Lukas. Longtemps. Si longtemps que j’en perds la notion du temps.

## 7. Encore un peu...

**Eva**

Ce sont les baisers de Lukas dans mon cou et son « waouh » qui me sortent de la douce léthargie dans laquelle mon orgasme si délicieux m'a plongée.

*Je décide que Lukas est mon distributeur officiel d'orgasmes. Comment ça, ça n'existe pas ?!*

J'hésite à le lui dire, d'ailleurs. Mais quelque chose m'en empêche. Pas ses baisers ni ses caresses, pas la manière dont il me regarde et me laisse croire que je suis la plus jolie fille de la terre, non, autre chose. Mais je ne sais pas quoi. Ou je ne veux pas le savoir. Pas maintenant, en tout cas. Là, je veux encore de cette béatitude qui nous habite. Je ne veux pas quitter ce cocon si douillet, je veux rester encore un peu dans cette bulle de sensualité, de douceur, de quiétude.

- Ce serait bien d'aller manger quelque chose, maintenant, non ?
- Hmm, me contenté-je de répondre.
- Et il y a un jacuzzi qui nous attend, après. Enfin, je dis ça...
- Là, tu m'intéresses, souris-je dans son cou.

Lukas m'embrasse une dernière fois, tendrement, puis se lève. Je vais récupérer un peignoir dans la salle de bains et l'enfile. Un bip résonne sur le portable de Lukas. Il répond, puis me sourit.

- Ton sac est à la réception. Il sera là dans quelques minutes, m'informe-t-il d'une voix douce.
- Oh mais...

– Ne t'inquiète pas, ta maman n'a pas été dérangée. C'est l'infirmière qui l'a récupéré. Mais tu peux rester nue, aussi, si tu veux, continue-t-il d'un air entendu.

Et malicieux.

Je le remercie et détourne le regard en souriant. Puis la réalité me revient en pleine face. violemment. Douloureusement.

*Ma mère...*

J'essaie de chasser ces tristes pensées de mon esprit. Pour le moment, je ne peux rien faire. Je suis là, pas très loin d'elle, elle dort tranquillement, j'irai la voir demain. M'inquiéter ou me torturer ne m'aidera pas. Ne l'aidera pas non plus. Autant profiter des quelques heures de répit qu'il me reste et me faire un stock de force et de courage pour deux avant d'aller la rejoindre demain.

Mon estomac se réveille à la vue des assiettes qui nous attendent sagement sur la table basse. Je m'installe sur le canapé pendant que Lukas va ouvrir la porte. On vient de toquer. Et d'apporter mes

affaires. Lukas dépose mon sac près du lit puis me rejoint.

– On peut parler de ton embauche chez Stetson, Eva ?

– On peut toujours essayer de discuter, réponds-je tout en piochant dans la nourriture. Je ne suis pas obligée de répondre, par contre.

Lukas fronce les sourcils.

– Lukas, expliqué-je. Je ne peux pas avoir une liaison avec mon patron !

– Je ne suis pas encore ton patron, objecte-t-il.

– Mais tu veux le devenir, c'est presque pareil !

C'est le monde à l'envers. Je voulais travailler pour lui. Désespérément. Mais... c'était avant. Avant lui et moi, avant le coup du refus, des mails fantômes, avant que j'accepte la proposition de Mark.

Et avant ma mère...

Alors aujourd'hui, je ne sais plus ce que je veux. Ni où j'en suis. Je n'ai aucune certitude, je ne peux pas me projeter, je ne sais pas quelle décision je prendrai demain. Et c'est lui qui insiste pour que j'accepte le job, maintenant...

– On n'a qu'à dire que c'est pour du beurre.

– Quoi ?

– Nous deux. C'est pour du beurre. Ça ne... compte pas.

*Mais bien sûr que si, ça compte ! Mon corps et mon cœur ne réagiraient pas ainsi, sinon...*

Je ne sais pas si c'est mon silence – ou le visage que je dois afficher – mais Lukas se reprend.

– Enfin... ça ne compte pas pour le travail, quoi. C'est ce que je voulais dire. Tu as compris ce que je voulais dire, non ?

*Mouais. Non. Peut mieux faire...*

– Bon, dit soudainement Lukas en se levant (et probablement pour tenter de me faire oublier son *pour du beurre qui ne compte pas mais compte...*). Le dernier dans le jacuzzi fait un strip-tease à l'autre !

Je me lève d'un bond, renverse une assiette, la ramasse – saleté d'éducation – puis cours jusqu'à la salle de bains. Inutilement. Lukas est déjà en train de faire couler l'eau, de la mousse se forme à la surface et une agréable odeur de lavande se répand dans la pièce.

*Il a dit « dans » le jacuzzi, je crois ?*

J'attire Lukas à moi, passe mes mains sur son torse lisse, le force à reculer.

*À s'éloigner de l'énorme baignoire, surtout...*

– Ce n'était pas le deal ? Le strip-tease ? demandé-je d'une voix charmeuse, pour ne pas éveiller ses soupçons.

– Le deal ?

– La raison de ta venue...

– Ah oui, très juste, mais...

Je ne lui laisse pas le temps de répondre. Je fais glisser mon peignoir sur le sol, le repousse encore un peu et me rue dans le jacuzzi.

*Rapidement, donc, mais avec l'élégance d'un éléphant. Et en me cognant le genou contre la paroi de marbre... Aïe !*

– Gagné ! m'écrié-je en levant les bras et en les baissant aussitôt, me rendant compte de ma nudité.

Lukas reste paralysé quelques secondes, étonné, puis la lueur dans son regard change, s'assombrit, noircit. Un petit sourire amusé s'invite sur son visage. Le désir... Le désir qui se répercute dans tout mon corps. Ce désir qui ne fait qu'augmenter quand je suis avec lui. Qui me fait oublier tout le reste.

Lukas se rapproche de moi, pose les doigts sur les boutons de son jean et, paresseusement, les défait.

*Oh. Mon. Dieu.*

Son regard est accroché au mien. Sa respiration s'accélère – la mienne aussi – son sourire s'éclipse. Je me rends compte que je ne veux pas de lui *pour du beurre*. Je le veux, lui. Mais pas juste son corps, nos étreintes, non. Lui tout entier. Encore. Et encore. Le connaître plus. Vérifier que l'évidence qui nous habite quand nous sommes ensemble pourrait s'appliquer dans la vie en général. Faire des choses simples. Rire. Se promener.

*Et je veux le job, aussi !*

Lukas se déshabille avec une sensualité qui me fait oublier de respirer. Des frissons picotent ma peau. Malgré la température élevée qui règne dans la pièce. Le jean de Lukas vole, le caleçon le suit de près et Lukas s'avance vers moi, mâle dans toute sa splendeur, d'une démarche animale, terriblement virile, puis il me rejoint dans le bain bouillonnant. Comme si c'était naturel, je m'allonge contre Lukas et pose ma tête contre son torse solide. Il m'enserme de ses bras, camoufle son nez dans mes cheveux, caresse mon ventre, remonte vers ma poitrine.

– Ton pseudo-strip-tease ne compte pas, dis-je d'une voix faible. C'était trop rapide. Et tu n'étais pas vraiment habillé.

– Tricheuse, se contente-t-il de répondre.

Je ris, doucement, puis gémiss quand le bout de son index effleure le bout de mon sein. Je me

calfeutre encore plus contre lui – même si c’est impossible. Puis le silence s’installe. Un silence agréable et apaisant. Enfin, sans compter le bruit des bulles du jacuzzi.

– *Ce pour du beurre* me plaît beaucoup, tu sais, commence Lukas au bout d’un moment, tout en continuant à parcourir lentement le haut de mon corps d’une main gourmande.

Mon cœur joue à saute-mouton dans ma poitrine. Les doigts de Lukas remontent vers mes cheveux. Ses lèvres mordillent le lobe de mon oreille.

– Et je n’ai pas vraiment envie que *ce pour du beurre* s’arrête, murmure-t-il.

*Mon cœur a explosé. C’est malin...*

– C’est la première fois que... continue-t-il avant de marquer une pause.

Il se tait alors que je suis suspendue à ses lèvres. Hé, c’est interdit de faire ça ! De commencer une phrase et de ne pas la finir !

– Que quoi ?

– Je ne sais pas, dit-il après quelques secondes de réflexion et en serrant ses bras autour de mon corps. Je... ne crois pas être très doué pour les relations, en fait. Il faut dire que jusque-là, je n’en ai jamais eu de suivie. Je ne peux m’empêcher de penser à Susan.

*Hors de mes pensées, dragon roux ! Là, c’est mon moment. Je refuse que tu me gâches ce plaisir*

– Je n’ai jamais fait d’une relation avec une femme ma priorité, plus exactement, reprend-il tout bas. Je me suis toujours consacré à mon travail pour faire prospérer Stetson. Je ne sais pas si je sais faire durer une histoire. Si je suis doué pour ça. Mais là, j’en ai envie...

– Moi, je ne sais pas si je suis douée pour vivre une histoire avec mon patron, lâché-je sans même m’en rendre compte.

Et sans tenir compte de ses révélations sur notre *pour du beurre* qu’il veut faire durer. Parce que, oui, j’en ai envie aussi.

Bien plus que je ne veux l’admettre...

– Ça veut dire que tu es d’accord pour intégrer Stetson ? se redresse Lukas, envoyant une gerbe d’eau sur le sol.

Et de la mousse dans les airs.

– Je... ne sais pas, avoué-je très vite. Vraiment, je ne sais pas encore, Lukas.

– D’accord. D’accord. Réfléchis-y tranquillement, dit-il en levant les mains pour me signifier qu’il ne souhaite pas me mettre la pression.

– Ce n’est pas que je ne le veux pas, me reprends-je. Juste que... c’est un peu compliqué,

maintenant. Je travaille chez Moonway, même si... On a eu un petit accrochage. Je sais bien que je ne suis pas liée à lui, j'ai une période d'essai, mais les choses ont tellement démarré bizarrement entre ta joaillerie et moi avec ce mystère des mails, que je ne sais pas comment je dois le prendre. Ce que je dois en penser. Était-ce des signes comme quoi ça ne devait pas se faire ? Je n'en sais absolument rien. Et puis... je te l'ai déjà dit, mêler sexe et travail, ce n'est pas vraiment mon genre.

Mais pourquoi me suis-je infligée cette règle, d'abord ?! Merde, si je n'étais pas aussi persuadée que lier travail et relation personnelle était source de problèmes, ce serait tellement plus facile de prendre une décision... Et avec ce que je viens d'apprendre sur mon père, même si Lukas n'a rien à voir avec tout ça, je ne suis pas certaine de vouloir déroger à ma règle...

– Donc ? m'encourage à poursuivre Lukas.

– Donc... je n'en sais rien, encore.

– Bon. Puisque je ne suis pas ton patron, pas pour le moment du moins, on peut encore librement faire l'amour, lance Lukas en se jetant sur mes lèvres.

Et en éclaboussant encore le sol de la salle de bains.

*Oui ! Faire l'amour est très bien, pour le moment ! La suite... Plus tard. Je suis incapable de me projeter, pour le moment...*

## 8. Touchée...

**Eva**

Il est 8 heures du matin quand un bruit en provenance du salon me réveille. Je m'étire longuement, mon corps semble tout endolori. Peut-être parce que nous avons fait l'amour trois fois depuis hier.

*Et même avec ça, j'ai la sensation tenace que je ne serais jamais rassasiée de lui...*

Nous avons fait l'amour dans le lit, puis dans le jacuzzi, puis de nouveau dans le lit. C'était... doux. Bon. Si agréable... Lukas est un amant attentionné, délicat, fougueux et irrésistible.

– Je ne sais pas si tu es café ou thé, dit Lukas en s'approchant du lit avec un immense plateau. Alors je t'ai commandé les deux.

Ses cheveux mouillés tombent en cascade sur ses épaules, il est torse nu, seulement vêtu de son jean.

*Quelle jolie vue dès le réveil !*

– Oh, merci ! Ça tombe bien, j'aime les deux, dis-je en déglutissant difficilement. Ça dépend juste du moment.

– Et ce matin alors, c'est quel moment ?

– Je dirais que... café, ça ne me semble pas mal. Nous n'avons pas beaucoup dormi !

Le rire de Lukas résonne et m'envahit. Qu'est-ce que j'aime ce rire ! Il a le don de m'apaiser et de me faire oublier tous mes soucis.

– C'est vrai, acquiesce-t-il en déposant un baiser sur mes lèvres. Tu as bien dormi quand même ?

– Oui. Comme un loir.

– Je t'ai apporté ton téléphone, je l'ai entendu sonner.

Le fragile cocon de volupté dans lequel je me trouvais vole en éclats en moins d'une seconde, une boule d'angoisse s'invite aussitôt dans ma poitrine. Fébrile, j'écoute le message vocal sur mon répondeur. L'hôpital. Ma mère doit faire des examens complémentaires ce matin, je ne pourrai la voir qu'à partir de 11 heures.

– Je retourne à l'hôpital à 11 heures, dis-je.

– Je te déposerai. Tu sais ce que tu comptes faire ensuite ? Rester ici ? Retourner à New York ? Je peux rester avec toi tant que tu le souhaites, Eva. Dis-moi comment je peux me rendre utile ?

J'inspire un grand coup.

– Je ne sais pas encore. Il faut que j’y retourne pour régler certaines choses avec Mark. Ce soir, demain ? Aucune idée. Il faut que je consulte les vols. Mais avant tout, je dois être certaine que ma mère va bien et est en sécurité. Elle a besoin de moi. Elle n’a plus que moi, soufflé-je, en détournant le regard, de peur que Lukas perçoive ma détresse.

Ma conscience professionnelle me souffle que je devrais être au travail demain matin. Je n’ai même pas prévenu Mark de mon absence, je me dois de lui donner des explications en face. Je prendrai une décision ensuite. Il doit vraiment croire que je l’ai laissé tomber. En même temps, il n’a pas cherché à prendre de mes nouvelles non plus. Je repense à ce qu’il m’a dit, à la façon dont il s’est immiscé dans ma vie privée, en me soupçonnant de livrer des informations de son entreprise à Melody. Voire à Lukas. Comment pourrais-je travailler dans une ambiance pareille, en sachant que mon patron m’accuse de « pactiser » avec l’ennemi. C’est tellement ridicule ! Et tellement vexant pour moi.

*Mais surtout totalement faux !*

Lukas s’assied à côté de moi, me tend une tasse de café, que j’accepte avec plaisir. Il mord dans une viennoiserie.

– Je peux m’occuper de te réserver un vol, Eva, si tu me dis quand tu souhaites rentrer.

– Oh non. C’est gentil, mais...

– Laisse-moi faire des choses pour toi, Eva. Ça ne me dérange pas, ne t’en fais pas. Comme ça, tu n’as qu’à prendre soin de ta mère pendant ce temps.

Lukas est vraiment parfait ! Cet homme me réconcilie avec la gent masculine, vu l’image que j’ai maintenant de mon père. Je sais bien qu’il n’est pas représentatif de la majorité, mais quand même, son comportement crée une sacrée brèche en moi. Le geste, les paroles de Lukas me touchent. Malgré tout, ce n’est absolument pas dans mes habitudes de compter sur quelqu’un. Excepté sur Melody, mais ce n’est pas la même chose.

– Je t’assure que ça ne me dérange pas, insiste Lukas.

– D’accord, d’accord, abdiqué-je finalement. J’aimerais être à New York demain matin. Donc il faudrait que je prenne un vol ce soir.

– Eh bien voilà, s’enthousiasme-t-il. Je t’enverrai les infos sur ton téléphone.

– Merci beaucoup, Lukas. C’est...

Mais je n’ai pas le temps de terminer que je suis déjà allongée, le corps massif de Lukas sur le mien.

Une petite dose de bonheur avant de retrouver la glauque réalité de l’hôpital ne me fera pas de mal...

## 9. La vérité

**Eva**

Ma mère n'est pas encore dans sa chambre quand j'y entre. Paniquée, je vais dans le bureau des infirmières et Stacy m'apprend que les examens ont eu du retard, que je peux l'attendre à l'intérieur. Je reprends ma place sur le fauteuil usé et consulte mon téléphone en attendant. Une SMS de Lukas m'attend déjà.

[Ce « pour du beurre » était vraiment agréable...]

Alors que je viens de terminer de lire son SMS, un deuxième arrive.

[Pour être tout à fait honnête, je tiens VRAIMENT à ce que ce « pour du beurre » continue...]

Un sourire s'invite sur mon visage et des papillons dansent dans mon ventre... Un sourire niais, sans aucun doute. Si Melody savait, elle hurlerait de joie en tapant des mains et en criant que c'est l'homme de ma vie, la chance de ma vie, un super-job, un super-amant, la chance est de mon côté.

*Oui, c'est ce qu'elle dirait, sans aucun doute. Tout ça, ce sont ses rêves. Mais je n'ai pas les mêmes que Melody...*

Ma mère arrive assise dans un fauteuil roulant, poussée par une infirmière que je ne connais pas, une petite femme brune aux cheveux très longs, attachés par une tresse. Le choc est rude. J'ai l'impression que ma mère a maigri. Elle porte une longue chemise de nuit que je lui ai apportée. Sa main gauche est enflée, je n'avais pas encore vu cette blessure. Les bleus de son visage tirent sur le violet, et sa paupière gauche est toute fermée. Mon Dieu ! Comme je suis en colère ! J'ai envie d'aller chercher mon père, de le mettre face à ma mère et de lui infliger tout ce qu'il lui a fait. Je cligne des yeux pour que les larmes ne viennent pas me brouiller la vue. Je me lève, me force à sourire, embrasse ma mère sur sa joue non tuméfiée et sors en attendant que l'infirmière l'installe dans son lit.

Quand j'entre de nouveau, ma mère est adossée contre la tête de son lit, un demi-sourire sur le visage. Seulement un demi car l'autre côté est trop figé par les blessures.

- Maman ! m'écrié-je. Tu ne peux pas laisser faire ça !
- Tu veux bien me donner un peu d'eau, ma puce, s'il te plaît ?

J'obéis, je serre le verre dans mes mains si fort pendant que je verse de l'eau à l'intérieur que je pourrais le faire exploser.

- Maman, je veux savoir si c'est papa qui a fait ça ! continué-je sans pouvoir retenir mes larmes.

Je *dois* savoir !

- Assieds-toi, ma puce. Tu as besoin de quelque chose ?
- De savoir la vérité, maman...

Je lis de la peur dans ses yeux, puis une sorte de résignation. Elle soupire, boit une gorgée d'eau dont la moitié s'écoule le long de sa lèvre et dégouline dans son cou. Elle s'essuie d'un geste rapide.

- Oui, c'est Russel, avoue-t-elle enfin d'une voix tremblante.

Tout mon monde s'écroule. J'espérais tellement qu'elle me dise que non, ce n'était pas lui ! Une rage sourde monte en moi. J'ai tellement de haine dans mon cœur à l'instant, que je crois qu'il va exploser tellement c'est difficile à supporter.

- Putain... lâché-je d'une voix faible. Ça dure depuis quand ?
- Tu veux vraiment savoir tout ça, Eva ? Ce n'est pas très gai, tu sais. Je préférerais que...
- Mais comment peux-tu me demander une chose pareille, maman ? Comment peux-tu me demander si je veux savoir si mon père est un sale type qui tape sur sa femme ? m'écrié-je d'une voix étranglée.
- Tu veux bien t'asseoir, s'il te plaît ? Tu me donnes le tournis.

Je prends place sur le fauteuil. Je déteste ce fauteuil ! Je déteste l'air coupable de ma mère comme si elle était responsable de son état. Et je me déteste de m'énerver contre elle, alors qu'elle n'a absolument pas besoin de ma colère...

- On s'est disputés, commence-t-elle. J'ai tenu tête à ton père. Tu sais bien comment il est...
- Il n'y a aucune excuse à ça, maman.
- Peut-être que j'aurais dû...
- Stop ! la coupé-je. Non, maman. Il n'y a aucune excuse à son comportement.
- Je...
- Maman, la coupé-je de nouveau en me levant et en allant m'asseoir sur son lit. Tu m'as toujours appris à être forte et indépendante, tu te souviens ? Tu m'as toujours dit que moi seule devais prendre mes décisions, que mon avenir m'appartenait et que j'étais seule juge de mes choix et de mes actes. Tu te rappelles ?
- Oui, bien sûr.
- Pourquoi tu penses que tu es responsable de ce qu'il t'a fait, alors ?
- C'est compliqué, ma puce, explique-t-elle après un soupir. Ton père et moi nous sommes rencontrés très jeunes. Nous nous sommes mariés vite et tu es née juste après. J'imagine que...

Elle laisse passer une pause pendant que je regarde dehors. Le temps vire au gris, en totale adéquation avec mon humeur.

- Peut-être que si nous avions pris plus le temps de nous connaître, les choses ne seraient pas ainsi.
- Ça a commencé quand, maman ?

- Quoi, ma chérie ?
- Les coups, maman !
- Oh ça...

*Oui. Ça...*

– Maman. Je suis adulte, maintenant. Indépendante. Tu peux me raconter la vérité sans essayer de me préserver, d'accord ?

*Et sans chercher mille excuses, surtout...*

– D'accord, souffle-t-elle. D'accord. Mais... ça ne va pas être très drôle, tu sais.

– Je me doute, oui, réponds-je d'une voix douce pour l'encourager à me confier son terrible secret. Tu m'as déjà prévenue.

– Ça a commencé très peu de temps après ta naissance. Russel ne voulait pas reprendre l'entreprise de bourbon de son père qui était alcoolique et n'était pas très gentil non plus avec sa famille, tu sais.

– Ne lui trouve pas de circonstances atténuantes, s'il te plaît !

Elle me regarde tendrement.

– Si tu savais comme je suis fière de toi, ma puce.

– Merci. Mais continue, maman.

– Oui. Donc Russel a repris les rênes de la fabrique alors qu'il venait de recevoir une réponse positive pour un poste dans un cabinet d'assurances. Il n'avait pas encore fini ses études de droit, pensait pouvoir travailler la journée et étudier avec des cours du soir, mais son père, malade, a réussi à le convaincre de tout laisser tomber et de travailler avec lui en attendant de tout gérer seul. Lorsqu'il est rentré de sa première journée, il était exécrable. Énervé comme jamais je ne l'avais vu. Moi, j'étais toute joyeuse, tout heureuse de ta naissance, tu avais un mois exactement. Innocemment, je lui ai dit qu'il n'était pas obligé de se plier aux ordres de son père, que je pouvais trouver un travail ; j'étais déjà amie avec Mary, qui ne travaillait pas, et je pouvais te confier à ses soins, et ainsi nous serions deux à payer les factures. En plus, j'avais reçu une proposition d'une boutique qui voulait m'embaucher pour des travaux de couture. Ce n'était pas l'extase mais tant que je cousais, ça ne me dérangeait pas. Tu sais que ce que je désirais, c'était créer des vêtements, mais je savais que ce serait une formidable expérience en attendant de trouver mieux. J'allais apprendre plein de choses.

– Je sais, oui. Tu me fabriquais tous mes habits, enfant.

– Oui. J'adorais ça. Je faisais tous les déguisements de tes copines aussi.

– Je me souviens, oui. Tu étais très douée.

– Oui... Mais Russel ne voulait pas m'entendre parler de travail. Pour lui, ma place était à la maison, pas dans une boutique à me... pavaner.

Je ferme les yeux. Fort.

– Je lui ai tenu tête, continue-t-elle. Je voulais qu’il fasse le métier qui lui plaisait, je voulais l’aider, le soutenir.

Ma mère stoppe son récit. Je sens que ça lui est difficile de me parler de tout ça. Je ne veux pas la faire souffrir davantage mais si elle a gardé ça en elle pendant toutes ces années, il faut que ça sorte.

– Et ? l’encouragé-je.

– Et la première gifle est tombée.

*J’ai réellement envie de tuer mon père, là...*

– J’aurais dû réagir, enchaîne-t-elle après de longues secondes de silence. Mais j’étais tellement surprise que je n’ai rien fait. Il m’a dit que je n’avais pas à le contredire, que c’était ma faute, tout ça, et que c’était la dernière fois qu’il m’entendait parler de travail.

*Genre...*

– Il te frappait régulièrement, maman ?

– Non. Non, bien que sûr que non. Il pouvait se passer des mois sans qu’il lève la main sur moi. Puis, tout à coup, sans raison, il s’énervait et s’en prenait à moi.

– Et ce qui s’est passé avant-hier, c’est arrivé souvent ?

– Non. Là, il a vraiment fait fort. J’ai cru... J’ai cru que j’allais mourir, chuchote-t-elle dans un sanglot étouffé.

Je la prends dans mes bras, la berce comme une enfant. J’ai tellement mal à l’intérieur de moi que j’ai envie de hurler.

– Pourquoi tu ne l’as jamais quitté ?

– Je ne sais pas. Peut-être parce qu’il s’excusait toujours après ? Il jurait qu’il ne recommencerait jamais, qu’il m’aimait et qu’il avait besoin de moi, explique-t-elle.

– C’est facile, non, de dire ça après ?

– Oui. Surtout qu’il enchaînait en disant aussi qu’il fallait que j’arrête de le contredire, qu’il se tuait au travail pour moi, rien que moi et pour t’élever, que j’étais ingrate de ne rien comprendre, que je ne me rendais pas compte de tout ce qu’il faisait.

*Exactement le discours qu’il m’a tenu hier. S’il croit réellement à ça, ça craint...*

– Tu n’as jamais eu peur pour ta vie ?

– Ça m’est arrivé, oui. Mais je t’assure que là, c’est la première fois que les choses ont autant... dérapé. Et puis, tant qu’il ne s’en prenait pas à toi, je me persuadais que ça irait, que peut-être les choses allaient changer, qu’il y aurait un déclic de sa part.

– Visiblement, c’est toi qui vas l’avoir la première.

Ma mère sourit. Pour de vrai, cette fois. Enfin, pour mon humour, même si son sourire n’est pas complet.

– C’est grave, maman. Il faut que tu divorces. Tu ne peux plus retourner vivre auprès de papa. C’est trop dangereux. Il ne changera pas. Ce sera encore pire. Il pourrait...

Je ne peux me résoudre à terminer ma phase.

– Je sais, ma puce. La psychologue m’a expliqué plein de choses. Je vais faire le nécessaire, oui.

Je comprends qu’elle ne peut pas encore prononcer le mot *divorce*.

– Promets-moi que, quoi qu’il te dise, tu ne retourneras pas auprès de lui, insisté-je.

– Je te le promets, Eva. J’ai compris, tu sais. J’ai tellement eu peur.

– Merci, maman, dis-je en laissant couler mes larmes et en la serrant contre moi.

– Et toi, New York ? demande-t-elle après quelques minutes de silence. Raconte-moi, s’il te plaît.

– Oh... Tout ne s’est pas exactement passé comme prévu, ironisé-je.

– Rien ne se passe jamais comme prévu, souligne ma mère.

– Disons que là, j’ai un poste en suspens et une proposition dans une autre joaillerie.

– Bravo. Ça veut dire que tu les intéresses.

– Oui. La proposition, c’est la Stetson Jewelry, qui a organisé le concours.

– Mais qui ne t’avait pas prise, termine-t-elle.

– Oui. Mais apparemment, il y a eu un malentendu. C’était moi, l’autre gagnante.

– Avec Melody ? Et tu hésites ? Mais pourquoi donc ? C’était votre rêve à toutes les deux, de travailler ensemble ! Vous en parlez depuis que vous avez dix ans ! me rappelle-t-elle.

– Pour l’instant, je... réfléchis.

– Tu ne devrais pas trop réfléchir. C’est ce dont tu rêvais.

– Je sais bien, maman, je sais bien.

– Alors fonce, ma fille. Va vivre de ta passion. Tu n’imagines pas comme je suis fière de toi.

## 10. Changement de décor

**Eva**

J'ai le cœur scindé en deux depuis que j'ai quitté l'hôpital. Je suis heureuse de laisser derrière moi cette atmosphère étouffante mais l'inquiétude est toujours là, bien accrochée à ma peau.

Les infirmières m'ont assuré qu'elles allaient veiller sur ma mère. Surtout que maintenant qu'elle a enfin confirmé qu'elle a été victime de violences conjugales, il y a un dispositif mis en place pour assurer sa sécurité. Enfin, pas des vigiles devant sa porte non plus mais elle va être au cœur de l'attention. Au cas où.

*Au cas où mon père reviendrait à la charge.*

Je le déteste ! Je déteste Russel Scott, mon géniteur. Ce n'est plus mon père. Je n'ai même plus envie de porter son nom.

Je le déteste et je me déteste aussi. Comment n'ai-je pas vu ce qui se tramait derrière mon dos ? Ma mère m'a assuré que c'était la première fois que la situation dérapait autant mais je ne sais pas si c'est vrai. Je préfère la croire, bien évidemment, parce que sinon, je ne vais pas supporter.

Mon père est donc un monstre. Un lâche. Un faible.

*Mon Dieu que ça fait mal de savoir ça...*

Le taxi me dépose à l'aéroport. Lukas m'a envoyé un billet électronique sur mon téléphone et, à partir du moment où une hôtesse le scanne, je ne comprends pas ce qui se passe. Avec un grand sourire, elle m'invite à rejoindre un *salon privé* : une jolie pièce avec un canapé en cuir rien que pour moi, puisque mon nom est inscrit sur un petit papier accroché dessus, et une serveuse aux petits soins me propose un dîner, des revues et une télécommande pour l'écran de télévision qui fait face au canapé. Je ne sais pas si c'est la tête que je fais mais elle m'explique que les billets *première classe* bénéficient de cet avantage.

*Je comprends mieux...*

Ensuite, toujours une hôtesse pour me porter mon sac, je suis invitée à rejoindre l'avion. Avant tous les autres passagers, première classe oblige... Et je me retrouve dans une cabine personnelle, avec une porte qui se ferme depuis mon fauteuil. Une cabine fermée, avec un fauteuil transformable en lit, de la place pour allonger mes jambes, un petit oreiller et un plaid ! Ça, c'est le luxe suprême, ne pas avoir les genoux qui touchent le dossier du voisin de devant. Il y a aussi un écran avec des vidéos à la demande, un minibar rempli de boissons – alcoolisées ou non – un petit compartiment que je découvre en souriant qui contient un mini-miroir et des crèmes pour le visage, le corps et les

maisons. L'hôtesse m'offre un sac au nom de la compagnie avec un masque de tissu pour dormir, des chaussons, une trousse de toilette en cuir avec – encore – des produits de beauté et... un pyjama !

Elle en profite pour me tendre un menu, et m'explique que je n'ai qu'à appuyer sur un bouton et qu'elle arrivera pour prendre ma commande. Je viens de me restaurer, je doute de pouvoir avaler encore quelque chose mais je commande quand même un café car elle a l'air d'y tenir. Elle m'explique aussi qu'une couette est à ma disposition, elle se fera un plaisir de venir préparer mon lit si je veux dormir.

J'ai l'impression de rêver. Je suis impressionnée par la cabine dans laquelle je vais me prélasser pendant les cinq heures de vol. Tout est en bois veiné et en vinyle blanc. Impeccable. Luxueux. Incroyablement confortable.

*Jamais je n'aurais imaginé qu'un voyage en avion puisse être aussi agréable !*

Je regarde le sol disparaître sous mes pieds. Mon cœur s'envole au rythme de l'avion qui s'élève dans le ciel. L'hôtesse m'a même montré une salle de bains privée avec douche ! Hallucinant ! J'ignorais que ça existait dans les avions.

Puis je pense à ma mère. Il faut que je l'aide. Parce que, d'accord, elle a pris la décision de divorcer, ce qui est un énorme pas, le premier, pas du tout facile à effectuer, mais le reste à venir semble tout aussi difficile. Elle ne travaille pas. N'a jamais travaillé. Il faut donc qu'elle trouve un job et un logement pour qu'elle puisse s'éloigner de mon père. Sans argent, ça risque d'être compliqué. Et ce ne sont pas mes maigres économies qui vont l'aider. Je sais qu'il existe des associations, mais je n'ai aucune idée de leur implication réelle.

Si j'intègre Stetson, et par la même occasion, que j'emménage dans l'appartement prêté par ses soins, celui qu'occupe actuellement Melody (une chance que ce soit elle qui ait été sélectionnée, parce que je n'aurais pas pu vivre avec Hugo, par exemple, mais je ne vais pas me plaindre, c'est très généreux de leur part de faire ça, et c'est juste une proposition, cette colocation, nous ne sommes pas obligés d'accepter...), je pourrais économiser les 400 dollars du loyer et les lui donner. Je pourrais même lui donner plus, si le salaire est aussi intéressant que chez Moonway. Ça pourrait être un début de solution. Sauf que, bien sûr, ce n'est pas pour tout de suite, puisque je n'ai pas encore travaillé un mois complet, et par conséquent, pas encore de salaire.

Concrètement, donc, et surtout rapidement, je ne sais pas comment je vais pouvoir l'aider. Tout ce que je peux faire pour le moment, c'est la soutenir. Mais je ne sais pas si ce sera suffisant...

# 11. Chercher la faille

## Lukas

Melody, habillée d'une longue robe noire à col roulé, se dresse sur sa chaise dès qu'elle m'aperçoit. Je lui adresse un clin d'œil, elle me sourit en comprenant que j'ai trouvé Eva et qu'elle va bien. Puis je croise le regard de Bart, étonné, qui passe de Melody à moi, trois fois de suite, avant de réagir.

– Lukas ! Enfin ! s'écrie-t-il en se levant de sa chaise. Il faut absolument qu'on valide le choix pour la vente aux enchères. C'est dans dix jours, et ça ne sera jamais prêt à temps si on ne se bouge pas tout de suite ! Il y a la collection en cours à finir, plus les exclus pour Paris.

– Bien sûr, Bart. J'ai juste deux ou trois choses à régler avant.

– Ah. J'aurais vraiment aimé que tu regardes tout de suite. J'y ai réfléchi une bonne partie du week-end, et j'en suis venu à la conclusion qu'on ne pourra créer qu'un petit bijou. Plusieurs pièces, ça va demander trop de temps. Surtout que les moules défectueux ne sont pas encore revenus. Mais même sans ça, nous ne sommes vraiment pas en avance.

– Dans deux minutes, Bart. Je pose mes affaires et j'arrive.

Melody sourit toujours en se concentrant de nouveau sur son dessin. Bart grogne quelque chose en baissant la tête sur le sien. J'étais zen après ces quelques heures passées avec Eva, j'ai encore son parfum sucré incrusté dans ma peau, mais là, je suis contrarié.

– Il faut vraiment qu'elle accepte de venir, marmonné-je tout haut sans m'en rendre compte.

*Ne pas réussir à garder ses pensées pour soi : c'est fait !*

Je pose ma mallette sur la table de mon bureau qui sent toujours le vieux cuir. Cette odeur, associée à mon père, ne s'est jamais estompée. Je sors mon téléphone de ma poche pour envoyer un texto à Eva. Je sais bien que je lui ai dit de prendre son temps pour me donner sa réponse mais là, le temps, justement, commence à être compté. Je comprends qu'elle hésite, qu'elle puisse émettre quelques réserves, cette histoire de mails est tellement incompréhensible que je réagis probablement pareil à sa place, mais j'ai besoin de savoir si elle a pris une décision.

– Lukas ?

Je pose un regard étonné sur Bart. Je n'avais même pas entendu, ni vu qu'il était entré dans mon bureau. Il tient des papiers dans une main tandis que l'autre lisse son pantalon de tweed marron de manière compulsive. Il tire ensuite sur son pull jaune moutarde, comme pour le réajuster.

– J'ai frappé deux coups, mais tu avais l'air en pleine réflexion, se justifie-t-il.

– Oui ?

– Tiens, Melody et moi avons fait deux propositions chacun. Si tu peux y jeter un œil maintenant, on finalise ensuite.

– Je regarde ça tout de suite, dis-je en prenant les deux feuilles qu’il me tend et après avoir vérifié que mon SMS est bien envoyé.

– Ce sont juste des ébauches mais ça te permettra de te faire une idée, m’explique-t-il.

– Merci.

Dès qu’il sort de mon bureau, je demande à Shanna de me rejoindre via la tablette connectée entre tous mes employés. Elle apparaît dans l’encadrement de la porte deux minutes plus tard. Je souris en remarquant qu’elle a (de nouveau) changé de couleur de cheveux. Ce n’est pas très flagrant, pourtant.

– Auburn clair, cette fois ? la taquiné-je.

– Bonjour, Lukas. Auburn sensationnel, exactement.

– Oh. Pardon, ris-je. Bonjour, Shanna.

– La dernière fois, c’était auburn gourmand, m’apprend-elle.

– Toutes mes excuses.

– Tu es tout pardonné, tu es le seul homme à l’avoir remarqué, ce matin !

– Tant que le tien a remarqué, c’est le principal.

– Hum. Ne me mets pas de mauvaise humeur ! dit-elle d’un ton faussement agacé. Tu veux un café ?

– Plus tard, merci. Tu peux fermer la porte, s’il te plaît ?

Elle s’exécute aussitôt, puis s’assied sur le fauteuil en face de moi et pose son agenda sur sa jupe noire. Je lui ai déjà fourni plusieurs agendas électroniques, mais elle refuse de s’en servir. Elle clame à chaque fois que la technologie n’est pas fiable, et qu’il n’y a rien de mieux qu’un stylo et du papier. Elle ouvre la bouche pour me dérouler le programme de la journée, mais je l’en empêche.

– Je voulais déjà savoir si tu avais pu demander à ton ami, pour les mails ? interrogé-je d’emblée.

Elle ferme son agenda d’un geste sec et vient se poster à côté de moi.

– Oui, m’apprend-elle.

Enfin ! Enfin, je vais pouvoir avoir une explication sur ce mystère. Un sentiment de soulagement m’envahit.

– Alors. L’adresse mail d’Eva, tu sais déjà que ce n’est pas la bonne, que la personne s’est servi de la base de données de Stetson pour en créer une, similaire à la sienne, puisqu’il n’y avait qu’un chiffre qui changeait.

– Oui, réponds-je, en confirmant ses paroles d’un geste impatient de la main.

– Par contre, le mail que j’ai reçu de ta part me disant qu’elle n’était finalement pas retenue vient bien des bureaux Stetson. Pas de mon ordinateur, ni du tien, mais d’un autre poste. Enfin, d’un téléphone, il semblerait. Mais mon ami n’a pas pu m’en dire plus. Il a juste pu établir que l’adresse IP est celle de Stetson. Il m’a promis de se pencher encore sur la question.

- Super, merci, Shanna. Tu le remercieras de ma part, dis-je tout en réfléchissant.
- Bien sûr.

Je ne sais pas si ce début de réponse me soulage ou m'agace prodigieusement. Il y a un traître dans mon équipe ! Et ça, c'est intolérable.

- Qui aurait pu faire ça ? demande Shanna d'un air profondément embêté, énonçant tout haut la question que je me pose.
- Aucune idée, soufflé-je, luttant pour que la colère qui monte dans mon corps reste là où elle est.
- Tu crois que quelqu'un aurait pu venir se connecter à notre réseau ? Et envoyer les mails ?
- Ça ne me paraît pas très plausible. Déjà, le réseau est privé et le mot de passe compliqué. Ensuite, qui aurait intérêt à faire ça ?
- Aucune idée, soupire Shanna en allant se poster devant la fenêtre. Un ennemi ?

Je me lève et la rejoins. La neige s'est remise à tomber. Il y a eu une accalmie cette nuit, mais c'est reparti de plus belle. De gros flocons tourbillonnent et s'entassent sur les buildings, la route, les trottoirs. Un chasse-neige balaie les centimètres accumulés sur le goudron en jouant avec la patience des automobilistes, vu les coups de klaxon qui retentissent. Les passants serrent leur col d'une main gantée, d'autres s'abritent sous un parapluie pour ne pas avoir à porter de bonnet. La lumière du jour est éblouissante, trop violente. Le ciel est bas, lourd, chargé de gros nuages blancs.

- Qui m'en voudrait au point de faire une chose pareille ? m'étonné-je. De plus, il faudrait que ce soit quelqu'un au courant des modalités du concours.
- La presse a tellement parlé de ce concours que les modalités n'étaient un secret pour personne.
- Tu penses que ça pourrait être un concurrent jaloux par la médiatisation de ce concours ? hasardé-je, sceptique.
- Aucune piste n'est à écarter, confirme-t-elle.
- Quelqu'un qui aurait eu quelque chose à gagner en faisant ça, continué-je dans ma réflexion.
- Eva Scott a été embauchée chez Mark Wallington, non ?
- Oui, grogné-je.
- Et j'ai entendu Melody en parler, l'autre jour. Visiblement, Eva Scott a été abordée par lui dans un bar le soir même du concours. C'est là qu'il lui a fait sa proposition.
- Vraiment ? demandé-je, complètement abasourdi.

Il a donc bien calculé son coup, le salopard... Enfin, en admettant que ce soit lui.

- Oui, confirme Shanna.

Je soupire, me détourne de la vision hivernale que j'ai sous les yeux, passe une main dans mes cheveux, énervé.

- Il faudrait qu'il ait été au courant qu'elle était finaliste, raisonné-je. Ça me semble étonnant, non ?
- Oui, tu as raison, acquiesce Shanna. Alors qui, dans les personnes proches autour de toi, voulait

te mettre des bâtons dans les roues ?

Je hausse les épaules. Gratte une poussière imaginaire sur la vitre.

– Susan... ? propose-t-elle d'une toute petite voix, comme si le sujet était épineux. Elle est souvent là, elle a pu voir ton mot de passe.

Mon mot de passe. Je l'ai changé, bien évidemment, mais je n'ose même plus envoyer de mails personnels ou confidentiels depuis cet... incident. Je déteste ça ! Qu'on s'immisce dans ma vie, qu'on me fasse un coup bas, qu'on se permette de se mêler de mes affaires ! Quand je le tiendrai, cet enfoiré qui a fait le coup, il va passer un sale quart d'heure...

– Quel aurait été son intérêt ? m'agacé-je encore. Non. Ça ne tient pas. C'est forcément quelqu'un de l'entreprise. Quelqu'un qui a eu accès à mon mot de passe. Moritz ? Bart ? Monica ? Peter ? Carrie ou Olivia ?

– Les vendeuses ne montent jamais, ce serait étrange que ce soit l'une d'entre elles.

– Il faudrait qu'elles ne tiennent pas à leur job, en plus, ironisé-je.

– Comme n'importe quel autre employé, termine Shanna.

Nous ne sommes donc pas plus avancés. Je sais déjà que les mails ont été envoyés d'ici, c'est un premier pas. Mais je n'ai pas assez d'informations pour deviner qui est l'auteur de cet acte totalement stupide et irréfléchi.

– Un participant au concours, aussi, continue Shanna.

– Hum. Tout est possible mais rien n'est logique. Je vais y réfléchir. Vois si ton ami peut savoir l'heure aussi, s'il te plaît. Ça nous aidera peut-être.

– Pas de problèmes, m'assure-t-elle. Il adore jouer les Sherlock.

– Merci, Shanna. Ce sera tout, dis-je en m'approchant de mon bureau et en attrapant les dessins que Bart m'a remis, toujours autant contrarié.

Sans savoir qui a esquisé les croquis, je devine ceux de Melody en une seconde. Ils sont fins et élégants.

– Oh... Lukas ? m'interrompt Shanna.

Je lève les yeux vers elle. Elle referme la porte qu'elle venait d'entrouvrir et s'approche en affichant un air que je peine à définir.

– Oui ? demandé-je en espérant qu'elle ne va pas m'annoncer une terrible nouvelle, vu la grimace qu'elle arbore.

– Je voulais te parler de la jeune fille, Amy Thunder. Tu sais, celle qui a les cheveux verts.

– Elle est encore revenue ? répliqué-je. Mais ce n'est pas possible, il faut qu'elle cesse, je vais la faire arrêter pour harcèlement !

– Lukas... tente de me calmer Shanna d'une voix douce. Je crois vraiment que tu devrais t'entretenir avec elle.

– Et pourquoi ?

– Elle... tient des propos troublants. Intéressants. Vraiment. Ce ne sont pas mes affaires, mais je pense que tu devrais l'écouter, la prochaine fois qu'elle vient.

Shanna me fait un sourire contrit et s'empresse de sortir de mon bureau, fermant la porte derrière elle, probablement pour que je ne lui demande pas plus d'explications. Mais c'est mal me connaître. Je veux des explications. Son petit air me laisse penser qu'elle en sait bien plus qu'elle ne veut me le confier. Et je n'ai aucune envie de jouer les détectives, ça m'irrite prodigieusement. Surtout que je ne vois pas ce que cette gamine pourrait bien me vouloir !

*Si son ami adore jouer les Sherlock, personnellement, ça ne m'amuse aucunement ! Comme si l'affaire des mails ne me prenait pas assez la tête !*

– Shanna ! la rappelé-je.

– Lukas ? intervient Bart. C'est tout bon, tu as choisi ?

*OK, les explications ne sont pas pour tout de suite...*

## 12. Cachottière !

**Eva**

Je serais bien restée quelques heures de plus dans l'avion. C'était la première fois que je ne voyais pas le temps défilier et que, pire, j'étais presque déçue d'être déjà arrivée à destination.

*Je veux voyager avec cette compagnie et en première classe tout le temps ! Passer ma vie dans cet avion. Oublier la réalité*

Et Lukas ne s'est pas seulement contenté de me réserver une place en première classe, non, un chauffeur m'attendait à l'aéroport pour me ramener chez Sahelle. Il tenait une pancarte avec mon nom et prénom inscrits dessus, j'ai été obligée de le relire une dizaine de fois pour me rendre compte que c'était bien moi qu'il attendait. Je lui ai envoyé un selfie avec la mini-bouteille de champagne en le remerciant.

*Mais pourquoi faut-il qu'il soit potentiellement mon patron ? Et pourquoi faut-il que je m'impose ces règles, d'abord ? Parce que mon cœur n'arrête pas de tressauter dès que je pense à lui. Et c'est la première fois que ça m'arrive, ça... Et c'est tellement fort que ça me fait peur...*

Il est 22 h 30 quand je monte les escaliers de chez Sahelle sans faire de bruit, contente de retrouver cet univers familier de couleurs chatoyantes et d'odeur d'encens. Je n'ai qu'une hâte : retrouver mon lit confortable et dormir jusqu'à demain matin. Je ne suis pas locataire ici depuis longtemps, mais j'adore vraiment cet endroit. C'est une bulle revigorante, fantaisiste et dépaysante. Arrivée en haut des marches, je retiens un cri.

– Sahelle, tu m'as fait peur ! m'écrié-je, la main sur le cœur.

*Quelle idée de rester tapie dans l'ombre, aussi !*

Sahelle sourit, Mirage me regarde en coin, semblant se demander s'il va s'approcher de moi pour quémander un câlin ou bien me sauter dessus et me griffer. Je préfère l'ignorer.

– Bonjour, Eva. Je suis ravie que tu sois là, m'accueille Sahelle avec un regard perçant, comme si elle tentait de deviner comment je me sens.

– Je suis désolée de ne pas avoir pris le temps de te prévenir tout de suite, grimacé-je. C'était... compliqué.

– Ne t'en fais pas. Ton amie m'a prévenue, m'excuse-t-elle, balayant mes paroles d'un geste de sa main couverte de bagues en argent et de pierres précieuses.

Je pose mon sac au pied des escaliers qui montent à ma chambre, caresse Mirage qui préfère me dédaigner et s'éloigner de sa démarche nonchalante et hautaine.

- Tu as faim ? enchaîne-t-elle, un sourire énigmatique sur les lèvres.
- Oh non ! J’ai bien mangé dans l’avion.
- Tu es fatiguée ?
- Euh... Non. Ça va...

Je ne savais pas que j’aurais droit à un interrogatoire en rentrant. Je me sens gênée. Surtout que Sahelle me fixe avec un regard étrange. Si je ne la connaissais pas (enfin, si tant est que quelques jours soient suffisants), je prendrais mes jambes à mon cou.

– On peut y aller, alors, annonce-t-elle avec un sourire franc, comme si ce qu’elle me disait était tout à fait naturel et normal.

*Pouce ! Aller où, exactement ?!*

\*\*\*

*Surprise* est le seul mot que Sahelle a prononcé depuis que nous sommes montées dans une voiture sans âge qui n’attendait que nous, manifestement. L’homme qui nous conduit je ne sais où n’a rien dit non plus. Il s’est contenté de nous saluer, avec une déférence envers Sahelle qui a titillé ma curiosité.

Une bonne demi-heure plus tard, notre *taxi* se gare devant ce qui me semble être un ancien entrepôt. C’est un gros bloc de tôles, recouvert de graffitis peints par quelqu’un qui maîtrise admirablement bien cet art, visiblement. Que fait-on là ? Je regarde Sahelle d’un air étonné, suspicieux, même. Honnêtement, je commence vraiment à m’inquiéter... Mais elle m’ignore superbement, toujours avec ce petit sourire énigmatique sur les lèvres.

Devant une porte recouverte d’un dessin abstrait fait de vagues de bleu et de blanc, entrecoupées de rayures noires, Sahelle donne cinq gros coups contre la porte. Je retiens ma respiration. Déjà, j’ai menti, je suis fatiguée. Nous n’avons pas dormi beaucoup la nuit dernière avec Lukas. D’ailleurs, à ce souvenir, mon corps se réchauffe instantanément et une nuée d’images accourent dans mon esprit. Les yeux de Lukas, ce regard qui peut passer d’une seconde à l’autre d’un ciel azur à un ciel orageux, qui me rendent à chaque fois folle de désir. Son corps, habillé ou non, qui m’attire comme un aimant. Sa voix, grave et ensorcelante.

La porte s’ouvre et un géant tout habillé de noir apparaît. J’ai l’impression de me trouver en plein film d’action, prête à devoir annoncer un mot de passe pour entrer. Sahelle fait partie d’une confrérie secrète et je vais devoir me taire à vie sur son lourd secret. Sinon, on me découpera en morceaux et on me donnera à manger aux animaux du zoo du Bronx.

*D’accord, j’ai une imagination débordante. Mais j’ai des circonstances atténuantes. Ma mère, la fatigue, le froid, le silence de Sahelle. Et cet endroit !*

En même temps que la porte s’ouvre, un bruit sourd de basse me parvient. Le vigile, nous laisse passer, le visage étonnamment sérieux. Je réprime un frisson. Je suis de plus en plus anxieuse. J’attrape le bras de Sahelle et, dans un dernier espoir, je lui demande :

- Mais qu'est-ce qu'on fait là, au juste ?
- Minute, papillon, se contente-t-elle de me répondre.

Nous longeons un long couloir aux murs peints en noir – décidément –, avec une faible lumière pour nous éclairer. Mon anxiété grandit. Sahelle, elle, marche d'un pas assuré. Plus nous avançons, plus la musique est forte. De la techno !

*OK, Sahelle m'a emmenée à une rave party. Ce n'est pas comme si elle avait quatre-vingt-dix ans...*

Nous débouchons enfin dans une grande salle. Remplie de monde. Qui danse. Sur une estrade, deux DJ donnent le ton. En sueur, les bras tantôt levés tantôt sur leur platine, ils se déhanchent et marquent le tempo de hochements frénétiques de la tête.

Je dois être passée dans une autre dimension, je ne vois pas d'autre explication !

La grande pièce est toute de tôle semblable à l'extérieur avec ses graffitis stylés, et de pylônes d'acier. Le plafond est d'une hauteur surprenante. Un bar occupe toute la partie droite de cet endroit, et de nombreuses personnes sont agglutinées devant. Sahelle s'y dirige directement. Elle se glisse sur le côté, écarte la ceinture qui en barre l'entrée et hèle une femme qui prend des commandes. La femme lui fait un grand sourire, hoche la tête et attrape une bouteille, fait un mélange et tend deux verres à Sahelle, qui m'en donne un aussitôt.

– Santé ! clame-t-elle en cognant son verre contre le mien.

Je regarde le verre, Sahelle, hésite.

Puis-je faire confiance à une femme aussi âgée, qui me fait traverser New York en plein milieu de la nuit pour m'emmener dans un endroit... aussi étrange ?

– Ce n'est que du rhum, me précise Sahelle. Allez, bois, ça te réveillera.

J'ai l'impression qu'elle à vingt ans. Une lueur espiègle brille dans son regard. Elle boit deux gorgées, grimace, me sourit, ôte sa veste et la dépose derrière le bar, rebois deux gorgées.

OK. Tout va bien. Tout est parfaitement normal.

Le son de la musique qui résonne aussi vite que les battements de mon cœur baisse en volume, laissant place à une salve d'applaudissements et de cris de la part des danseurs qui peuplent cet endroit. Sahelle boit encore une gorgée, puis se penche vers moi.

– Reste là, je reviens dans un instant, me crie-t-elle à l'oreille.

*Je ne vois pas trop où je pourrais aller, cela dit... Ce n'est pas comme si je savais où l'on se trouvait...*

Incapable de réagir, je regarde Sahelle se frayer un chemin entre les personnes qui continuent de danser malgré le faible son. Elle semble tout à fait dans son élément, comme si elle n'avait pas des dizaines d'années d'écart avec la moyenne d'âge de la plupart des spectateurs. Je la vois aller jusque vers la scène, puis disparaître dans l'ombre. Génial. Je ferme les yeux pour chasser la lassitude que je ressens, puis bois une gorgée de rhum. Le liquide, très sucré et doux, contrairement à ce que j'imaginai, me donne un coup de chaud. La foule ambiante avait déjà eu cet effet, celui de réchauffer mon corps mais l'alcool chauffe mon esprit. Je crains un moment d'éclater de rire tellement je ne comprends rien à ce qui se passe mais le DJ, maintenant seul sur l'estrade, élève la voix, surexcité.

– Mesdames, messieurs, voilà le moment tant attendu de la soirée !

Puis la musique reprend, peut-être plus fort que précédemment. Le rythme accélère les battements de mon cœur, je bois une nouvelle gorgée tout en me demandant ce que peut bien trafiquer Sahelle dans un endroit comme celui-ci. Je scrute le coin d'ombre où je l'ai vue disparaître mais aucune trace de sa silhouette. Honnêtement, je ne suis pas rassurée. Je sais qu'elle m'a demandé de ne pas bouger, qu'elle m'a assuré revenir, mais ce genre d'endroit n'est pas fait pour une dame de quatre-vingt-dix ans ! L'alcool coule à flots, la musique est beaucoup, beaucoup trop forte et il y a un monde fou !

Je fixe ensuite l'estrade pour m'occuper, concentrée sur le DJ qui se déhanche, bats la mesure avec mon pied, bois une nouvelle gorgée de rhum. Que je recrache.

Derrière le DJ, d'une démarche lente et assurée, un micro à la main, je vois débarquer Sahelle. J'ouvre la bouche pour retenir un cri. Elle va se faire expulser par les vigiles ! Puis, la musique s'arrête. Net. Et la voix de Sahelle retentit. Une voix haut perchée, cristalline, si aiguë qu'elle pourrait faire exploser les vitres.

*Heureusement qu'il n'y en a pas !*

Et la musique reprend, calée sur le rythme de la voix de Sahelle. Des cris montent de nouveau de la salle, des sifflements et des applaudissements. Tous les regards sont tournés vers ma logeuse de quatre-vingt-dix ans qui chante de l'opéra accompagnée par de la techno. Je m'apprête à boire une nouvelle gorgée de rhum puis je stoppe mon geste. Il doit y avoir de la drogue dans mon verre, ce n'est pas possible autrement. Je jette un œil vers la serveuse, qui, elle aussi, regarde Sahelle, un grand sourire sur les lèvres, son corps dansant au rythme de cette musique si insolite. Jamais, jamais de ma vie je n'aurais imaginé que la techno pourrait se mêler à l'opéra. Et pourtant, c'est magnifique. Harmonieux. Incroyablement agréable à entendre.

\*\*\*

– On dirait que tu as vingt ans, quand tu chantes, dis-je à Sahelle alors que nous sommes dans la voiture qui nous reconduit chez elle.

– Mais c'est parce que c'est le cas ! s'amuse-t-elle. Chanter me garde en vie. Quand je chante, j'oublie tout. La réalité, mes questions, mon âge.

– C’était incroyable, soufflé-je. Tu fais ça depuis longtemps ?

– Quand j’ai arrêté les concerts, j’ai voulu donner des cours aux plus jeunes. Ce sont eux qui m’ont fait découvrir la musique techno. Je connaissais mais sans vraiment apprécier. Ils m’ont appris à l’aimer. Et le DJ qui était sur scène ce soir, Julian, m’a mise au défi d’adapter une de mes chansons préférées sur une de ses créations. Je me suis moquée de lui, au départ, mais j’étais intriguée. Tout d’abord, nous n’avons pas réussi à trouver un arrangement qui nous plaisait. Alors finalement on a tout inventé. J’ai donné le ton, et il a suivi.

– Vous avez eu raison d’insister, dis-je, admirative.

– Oui, répond-elle d’une voix enthousiaste. Je ne pensais pas y prendre autant de plaisir. On a créé tout un album. Julian cherche quelqu’un pour le commercialiser. En attendant, je fais quelques petites apparitions dans ses soirées, de temps à autre.

– Tu es une sacrée cachottière, ris-je.

– Chacun ses secrets, murmure-t-elle en plantant son regard perçant dans le mien, de façon à ce que je comprenne ce qu’elle ne me dit pas.

*Oh, oh...*

## 13. Sacrée surprise

**Eva**

J'ai pris la décision de me présenter à l'heure habituelle d'embauche chez Moonway. Un peu comme si j'allais travailler sauf que je ne pense pas que ma place soit encore là-bas.

À vrai dire, je me sens perdue. Si hier soir, la petite escapade pour le moins surprenante avec Sahelle m'a grandement changé les idées et fait sourire, ce matin, je suis complètement larguée.

Ma mère, déjà...

Ensuite, Mark Wallington. J'étais contente d'être engagée chez lui. Un beau contrat, une ambiance sympa, un travail qui correspondait tout à fait à ce que je voulais. Mais ça me semble bel et bien fini. Ce que j'ai lu dans ses yeux et l'aperçu que j'ai eu de son comportement ne me donnent pas envie de continuer à travailler pour lui.

Pour finir, Lukas. Lukas... Cet homme si surprenant. Beau, charismatique, attentionné... Et qui veut absolument que j'intègre sa joaillerie. Même s'il n'y est pour rien dans cette histoire de mails – non résolus, d'ailleurs –, je ne sais toujours pas quelle décision prendre.

Accepter de travailler pour lui ? Accepter de le croiser toute la journée, d'être tentée par ses lèvres pulpeuses et son regard topaze ? Par son corps parfait et son odeur envoûtante ?

Je ne veux pas mêler sexe et travail. Je ne l'ai jamais voulu. Mais... c'est arrivé. Plusieurs fois. Donc, maintenant, que dois-je faire ?

Stopper cette relation avant que ça n'aille plus loin ? Avant que mon... cœur ne soit plus capable de faire la part des choses ?

*Comme s'il l'avait déjà été un moment face à lui !*

Pourrais-je travailler sereinement si je sais que je ne peux plus l'embrasser, le toucher, me fondre dans ses bras ?

Et lui, acceptera-t-il également tout ça ?

Je retiens un cri de frustration face à mes dilemmes. Et Mirage n'a même pas daigné venir me faire de câlins pour me réveiller, ce matin !

*Pourvu que ça n'annonce pas une autre journée catastrophique... J'ai plus que ma dose, là. Du répit ne serait pas de trop...*

Le froid me remet les idées au clair, pendant le chemin qui me mène chez Moonway. J'ai réfléchi et je vais m'attaquer aux choses les unes après les autres. De toute façon, je suis fatiguée, mon esprit refuse d'accumuler encore les questions. Donc, la première chose à régler est : Mark Wallington. Je vais m'expliquer avec lui. Je sais que ce n'est pas une mauvaise personne, il a dû agir sous la colère et il va sûrement revenir sur ses accusations stupides !

Je monte les escaliers pleine de bonne volonté. Une discussion franche et ensuite, j'aviserai. Malheureusement, ma volonté vacille dès que je franchis la porte des ateliers. D'où je suis, je vois très bien les personnes présentes dans le bureau de Mark, tout au fond. Mark, bien sûr, dans un costume beige, le dragon roux, dans un ensemble tailleur-jupe noir et... Hugo ?!

Je cligne plusieurs fois des yeux pour être certaine d'avoir bien vu. Peut-être que la fatigue n'est pas vraiment passée, que le rhum d'hier soir, même si je n'en ai bu qu'un verre, était bien plus fort qu'il ne le semblait et que le reste d'alcool me donne des hallucinations.

Mais non. Lorsque tous les trois se tournent vers moi, que je vois leurs regards surpris, je reconnais bien celui avec qui j'ai fait mes études en Suisse. Hugo, le pédant, celui qui pense toujours faire mieux que les autres, celui qui m'a confié qu'il ne tenait pas à rester à New York, parce que sa Suisse natale allait lui manquer, et que c'était là-bas, justement, que les meilleures joailleries se trouvaient.

*Il semblerait qu'il ait changé d'avis...*

Je m'approche d'eux d'une démarche mal assurée.

- Mademoiselle Scott, me salue Mark.
- Salut, Eva, murmure Hugo, en détournant le regard aussitôt.

Susan se contente de hocher la tête. Tant mieux, je n'avais pas envie de lui dire bonjour.

- Veuillez nous excuser quelques instants, ordonne Mark en visant Susan et Hugo, qui s'empressent de sortir du bureau.

Mark ferme la porte derrière eux puis pose les fesses sur son bureau tout en croisant les bras.

- J'ai pensé que tu ne voulais plus du poste, Eva, commence-t-il. Tu ne t'es pas présentée le lendemain de...

Il ne termine pas sa phrase. Le lendemain de quoi ? Du jour où j'ai compris qu'il me surveillait ?!

- J'ai été obligée de quitter précipitamment New York, me justifié-je sans rentrer dans les détails. J'ai eu... un problème familial.
- Oui. Je sais. Stetson te cherchait partout. Il t'a transmis mes excuses ?

*Ses... quoi ?*

– Vous avez donné ma place à Hugo ? demandé-je sans répondre à sa question.

– Eva... je pensais vraiment que tu ne voulais plus travailler ici. Ce qui ne m'arrangeait pas du tout puisque tu as beaucoup de talent. J'ai dû prendre des décisions rapides, j'ai donc donné ton poste à Hugo Morel. Je ne souhaitais pas te forcer à revenir alors que tu n'en avais visiblement pas envie. Je pense que tu es assez intelligente pour prendre tes décisions toute seule.

Une sourde colère monte en moi. Deux fois. Ça fait deux fois qu'un job me passe sous le nez. Juste après avoir cru être embauchée. Qu'est-ce qu'il faut que j'en déduise ? Que la joaillerie n'est pas pour moi ? Qu'il faut que je change de voie, ou que j'ai vraiment mal dû me comporter dans une vie antérieure pour avoir un tel karma ?!

– J'en suis navré. Mais mon entreprise a besoin de tourner, Eva, continue-t-il.

– Oui. Oui, je comprends, l'excusé-je, alors que je ne le pense absolument pas.

Il ne m'a même pas téléphoné. Il n'a pas cherché à prendre de mes nouvelles, à savoir si j'avais décidé de rester ou non. Il m'a juste dit qu'une pile de CV attendait sur son bureau et qu'il n'avait que l'embarras du choix.

*Et c'est quoi cette histoire d'excuses que Lukas devait me transmettre ?*

J'ai envie de lui hurler que ses belles paroles et ses belles promesses ne sont en réalité que du vent ! Ce mec est un imposteur ! S'il croit me déstabiliser en me remplaçant à la première occasion et avec le premier venu, c'est qu'il ne me connaît pas. Eva Scott est déterminée. Je ne lui ferai pas le plaisir d'un scandale. Oh non ! Mais je réussirai quand même à percer. Sans lui. Il regrettera de m'avoir éjectée de sa joaillerie aussi vite que j'y suis entrée. Je m'en fais la promesse. Je ne suis pas particulièrement rancunière, mais je n'accepte pas qu'il puisse jouer aussi facilement avec ses employés...

– Bon. Eh bien, bonne continuation, dis-je en relevant le menton, sans laisser paraître ma colère.

– Je suis désolé, Eva.

*Pas autant que moi, c'est certain !*

Je me dirige aussitôt vers les casiers pour récupérer ma bouteille d'eau, ma paire de chaussures de rechange et un gilet que j'avais oublié. Je prends aussi mon carnet. J'ai esquissé quelques dessins pour Moonway, mais rien qui ait été retenu. J'estime qu'ils m'appartiennent donc. Lorsque je referme la porte, Hugo se tient devant moi, se triturant les mains en signe de nervosité.

– Je ne savais pas que... commence-t-il.

– Pas grave, le coupé-je.

Je n'ai aucune envie de discuter.

– Je t’assure, je ne savais pas que tu avais postulé ici, Eva, insiste Hugo, visiblement désireux de se justifier.

J’inspire un grand coup.

– Je croyais que New York ne t’intéressait pas ? Qu’il n’y avait que la Suisse qui valait le coup et que tu avais une place en or ? lâché-je en insistant sur le dernier mot.

– Oui, mais Mark Wallington m’avait aussi donné sa carte, tu étais là, tu t’en souviens. Je voulais... je ne sais pas, tenter ma chance ailleurs ?

– Tu as raison, tu as réussi, visiblement, rétorqué-je en tentant de masquer mon ironie.

– Tu m’en veux, Eva ?

– Non. Bien sûr que non. Tu vas te plaire ici, tu verras. Tout le monde est sympathique.

– J’aurais dû te prévenir, peut-être ? Mais j’ignorais...

– Tout va bien, Hugo. Je ne comptais pas rester, de toute façon.

C’est vrai, je ne comptais pas rester. Pas avec la suspicion de Mark et ses remarques déplacées. Mais il n’empêche que je ne m’attendais pas à ça non plus. Je ne sais pas à quoi je m’attendais, d’ailleurs. Une explication ? Des excuses ? Quelle naïve je fais ! Mark Wallington a raison, une foule de diplômés n’attendent qu’un mot de sa part pour venir faire un essai ici. Il n’allait pas m’attendre, moi. Surtout que je suis partie sur un coup de tête, en colère, en laissant planer le doute sur mon désir de continuer à être salariée pour lui. Mon absence a parlé pour moi.

C’est à ce moment-là que je remarque que Kate, John et Doug me regardent d’un air désolé.

– À bientôt, Hugo, dis-je avant de me rapprocher de Kate.

Elle s’empresse de rentrer dans la pièce où nous dessinions toutes les deux. Je la suis. Elle mérite bien que je lui dise au revoir correctement, j’ai beaucoup apprécié de travailler auprès d’elle.

– Tu vas me manquer, Eva, dit-elle d’une voix désolée. C’était chouette de travailler avec toi.

– Merci. Moi aussi, j’aimais bien ta présence.

– Tu vas faire quoi ?

– Ne t’inquiète pas. Je m’en sortirais.

*J’espère...*

Kate me serre dans ses bras. Fort. Je me dégage doucement de son étreinte.

– J’espère qu’on se reverra, me dit-elle avec un sourire triste.

– Bien sûr ! réponds-je, faussement enjouée.

Je salue ensuite John et Doug d’un geste de la main. Ils me répondent par un clin d’œil. Tous les deux en même temps.

Je regarde rapidement une dernière fois le somptueux décor de Moonway Jewelry. Ses boiseries

claires, la lumière qui pénètre par les larges fenêtres, le côté épuré du lieu que j'appréciais vraiment.

*C'est de l'histoire ancienne, maintenant...*

## 14. Dragon, sorcière ou serpent ?

**Eva**

Mon cœur bat comme un fou alors que je presse le pas pour mettre de la distance entre la boutique de Mark Wallington et moi.

– Eva ? s'écrie une voix féminine derrière mon dos.

Je me retourne et j'ai la désagréable surprise de découvrir Susan Watson, autrement dit le dragon roux. Cette espèce de femme indéchiffrable qui ne parle pas, mais siffle. Qui ne regarde pas quelqu'un, mais le trucidé du regard. Enfin, en ce qui me concerne.

Elle porte un long manteau blanc et une écharpe rose en cachemire sur sa robe. Elle est perchée sur des talons de je ne sais combien de centimètres, ce qui fait qu'elle est vraiment beaucoup plus grande que moi. Je plisse les yeux en la regardant, le soleil vient de faire son apparition, perçant une barrière de nuages, et il m'éblouit.

*Non, ce n'est pas elle qui m'éblouit.*

– Quoi ? grogné-je plus que je ne parle, n'ayant aucune envie de m'entretenir avec elle.

Elle perçoit sans aucun doute mon désarroi, parce qu'elle me sourit. Enfin, elle grimace mais je crois que son sourire se veut gentil. Je crois.

– Est-ce que tu as le temps de prendre un café ? me demande-t-elle en élargissant son sourire.

*Ah ça, du temps, ce n'est pas ce qui me manque...*

J'hésite. Je n'aime pas cette femme. Et ce n'est pas uniquement parce qu'elle essayait de s'enrouler autour de Lukas à la soirée de bienfaisance. Non. C'est autre chose, que je ne peux pas m'expliquer. Une intuition. Mais j'accepte quand même, malgré ma méfiance envers elle. De toute façon, je n'ai pas envie d'aller rejoindre Sahelle tout de suite et de lui expliquer mes déboires. Et Melody travaille, elle ne pourra pas écouter mes plaintes avant ce midi. Mais surtout, je veux entendre ce qu'elle a à me dire. C'est évident qu'elle ne veut pas juste prendre un café. Cette femme veut me révéler quelque chose...

Je hausse les épaules.

– Viens, allons dans un endroit tranquille, suggère-t-elle.

Nous entrons dans un salon de thé. L'endroit est vraiment joli, dans les teintes pastel, avec des

tableaux de macarons et gâteaux tout aussi appétissants les uns que les autres. Les petites tables carrées sont alignées contre un mur couleur pastel et les fauteuils sont en cuir matelassé noir.

– Tu sais, ça ne m'étonne pas que Lukas ne t'ait pas transmis les excuses de Mark, commence-t-elle sans préambule dès que nous prenons place. C'est quelqu'un de très jaloux.

– Jaloux ? m'étonné-je.

– Oui. De vrais concurrents, affirme-t-elle.

– Oh, oui, ça, je le sais. Mais Stetson est pourtant le favori dans la joaillerie, non ?

Elle éclate de rire. Un rire qui pourrait être sincère, mais qui me glace le sang. Cette femme est très belle. Une beauté froide, certes, mais elle n'a pas une ride ni un défaut sur le visage. Un maquillage impeccable, un teint impeccable, des yeux marron sans éclat mais terriblement intelligents. Ou malfaisants. Une bouche pulpeuse mise en valeur par un rouge à lèvres qui ne débord pas d'un millimètre. Ses cheveux roux sont impeccablement lissés et brillent comme si elle venait de sortir de chez le coiffeur.

– Je ne parlais pas de cette concurrence, là, Eva, m'explique-t-elle en baissant la voix, comme si elle me confiait un énorme secret.

Je hausse un sourcil, intriguée. Je déteste son ton condescendant, sa manière de me regarder comme si j'étais une demeurée qui ne comprenait rien à rien.

*OK, je ne comprends plus rien à rien. Mais pas à propos de ça. Enfin, si maintenant à propos de ça aussi.*

– Ils sont concurrents sur un plan, disons... plus personnel, continue-t-elle.

Je retiens un soupir.

– Tu es peut-être au courant que Lukas et moi avons eu histoire, non ? Je ne devrais pas t'en parler, c'est... intime. Mais je te vois toute fraîche, tout innocente, alors je me dis que c'est mon devoir de te prévenir. Entre femmes, il est important de s'entraider. Je ne voudrais pas qu'il te fasse souffrir comme il l'a fait avec moi. Il vaut mieux que je te mette en garde.

– Oui, je sais que vous avez eu une histoire. Mais c'est terminé depuis longtemps, il me semble ? rétorqué-je, pas le moins du monde touchée par son excuse de... *solidarité féminine*. Mais vous avez de bons rapports maintenant, non ? C'est de l'histoire ancienne, tout ça.

Elle éclate de nouveau de rire. Un rire qui sonne encore plus faux que celui d'avant. J'hésite à m'enfuir en courant. Elle est super-flippante, cette femme !

– Il a osé dire ça ? s'exclame-t-elle, visiblement contrariée même si elle fait tout pour ne pas le montrer. Non mais quel culot !

Elle se rapproche de moi en posant ses coudes sur la table.

– Je ne nierais pas que l'on s'entend plutôt bien avec Lukas, en effet. Très bien, même, dit-elle en hochant la tête d'un air entendu. Mais cet homme n'est pas celui que tu crois, Eva. Lukas Stetson m'a brisée. J'étais en couple alors qu'il m'a séduite. J'imagine que tu comprends qu'il est très difficile de lui résister. Une fois qu'il a eu ce qu'il voulait, qu'il savait que je ne retournerais pas avec la personne qui partageait ma vie à ce moment-là, il m'a jetée comme une vieille chose usée. Non, je me trompe. Excuse-moi, rit-elle en secouant la tête. Il a attendu que je sois amoureuse de lui avant de me larguer. Voilà, ça, c'est plus exact. Tu sais quelle est la spécialité de Lukas ? Il drague, séduit, baise, et ensuite jette la personne dès qu'il n'en a plus l'utilité. Ou qu'il est lassé. Cet homme est instable et manipulateur. Ah, et s'il peut recueillir des infos sur ses concurrents, il ne se gêne pas ! Moi, je travaillais déjà pour les plus prestigieuses joailleries, à cette époque. Tu peux te douter que je lui en ai filé un paquet, d'informations confidentielles.

J'ouvre la bouche pour répondre quelque chose, puis je la referme. J'ai la nausée. Et un début de migraine.

– Je ne vois pas le rapport avec Mark Wallington, riposté-je. Et leur fameuse concurrence personnelle...

– Mais si ! Parce que Mark est toujours là pour moi. C'est un ami. Un véritable ami. C'est lui qui m'a aidée à remonter la pente, à panser mes blessures. Quand j'y pense, quelle sottise j'ai été ! Enfin, bref. Méfie-toi, Eva. Parce qu'à chaque fois que je vais mieux, que je pense m'en être enfin sortie, Lukas revient à la charge. Il me séduit de nouveau, me couve de belles paroles, de belles promesses et me largue aussitôt après !

Je vais vraiment vomir.

– J'ai entendu dire qu'il t'avait proposé un poste. Et finalement ne te l'avait pas donné. Je parie que vous avez couché ensemble entre-temps, pas vrai ?

Je ne veux pas répondre. Je ne veux pas continuer cette conversation. J'ai l'impression que toute trace de vie a déserté mon corps. Mon cœur ne bat plus, lui non plus ne veut plus rien entendre.

Je hoche la tête sans même m'en rendre compte.

– Voilà. Du Lukas Stetson tout craché.

– Comment tu sais pour le poste ? me ressaisis-je, malgré le sang qui tambourine dans mes tempes.

– C'est Bart qui me l'a dit. Tu sais, Bart Hay, le créateur de Lukas ? Il travaille pour Stetson depuis des années. Depuis la mort de son père, en fait : Connor Stetson. Tu sais sans doute qu'il est décédé brutalement alors que la joaillerie était en plein essor. Eh bien, c'est Bart qui l'a remplacé. Il connaît donc Lukas depuis longtemps, tu vois, et je sais que je peux lui faire confiance.

Je ferme les yeux quelques instants tout en buvant une gorgée du café que la serveuse m'a apporté. Je me rends compte que je ne sais absolument rien sur Lukas. Rien de rien. Je ne sais pas qu'elle a été son enfance, sa relation avec ses parents, ses amis, ses petites amies. Il ne m'a jamais confié un seul détail personnel sur lui, sur sa vie. J'étais au courant que son père était mort, mais Lukas ne l'a

jamais évoqué en ma présence. Ni évoqué sa mère, d'ailleurs. Je l'ai aperçu au gala, mais c'est tout. Et moi ? Moi, il connaît maintenant mon plus honteux secret : la véritable nature de mon père.

C'est sur cette pensée que Susan m'assène un dernier coup de marteau.

– Tu sais pourquoi je te raconte tout ça, Eva ? Pour que tu ne tombes pas dans le piège que tend Lukas à toutes ses conquêtes. Et elles sont nombreuses, je peux te l'assurer. Ce que je trouve le plus désolant dans son comportement, et le plus révoltant, c'est que jamais il n'assumera ce qu'il fait. Tu sais ce que m'a confié Bart ?

– Non, réponds-je d'une toute petite voix.

– Tu dois me promettre de ne pas répéter ce que je te dis, Eva. Je le fais uniquement dans le but de te protéger.

– Je... non, non, vas-y, dis-moi.

– Eh bien, il paraîtrait que Lukas t'a fait croire que c'est toi qui avais refusé le poste.

– ...

– Tu n'as jamais envoyé de mails, n'est-ce pas ?

Je secoue la tête.

– C'est bien ce que je pensais, insiste Susan, comme si je n'étais pas déjà en train de me décomposer devant elle. Il a osé te laisser porter ce refus. Il ne recule vraiment devant rien, cet homme, c'est impressionnant !

# 15. Révélations

## Lukas

– Nous n’avons pas le temps de faire plusieurs créations, insiste Bart d’un ton sec, qui ne me plaît pas du tout.

Je l’observe un moment. Qu’est-ce qui ne tourne pas rond chez lui depuis quelques jours ? Il est nerveux, distant, désagréable. Je ne l’ai jamais vu comme ça. Bart a toujours été quelqu’un de sérieux, consciencieux et respectueux. Là, on dirait que la moindre de mes remarques le dérange et le met dans tous ses états. Il n’arrête pas de relever ses lunettes avec son doigt, et ça fait deux jours qu’il porte le même pull. Lui qui est si à cheval sur l’image qu’il donne, je ne l’ai jamais vu accorder si peu d’attention à ses gestes et à sa tenue. Peut-être devrais-je le prendre à part et lui demander quel est le problème ? Peut-être que ça n’a rien à voir avec le travail mais avec un souci personnel.

– J’ai dessiné une parure, au cas où, intervient Melody, la voix fluette, comme si elle n’osait pas prendre part à la discussion de peur de se faire rabrouer par Bart.

Qui lui lance un regard froid et dur, d’ailleurs.

– Je l’ai dessinée chez moi, le soir, précise-t-elle en baissant les yeux.

– Merci, Melody, dis-je en saisissant ses croquis.

– Ça ne sert à rien de perdre du temps pour ça ! revient à la charge Bart. De toute façon, le bijou se vendra quel qu’il soit ! Lukas, tu sais très bien que parure ou simple bijou, tu auras la somme que tu espères pour la vente aux enchères !

– Depuis quand prends-tu les décisions à ma place, Bart ? demandé-je d’un ton maîtrisé pour contenir la colère qui monte en moi.

– Je ne prends aucune décision, je te donne mon avis. Point.

– Je ne crois pas te l’avoir demandé.

– Si Rose était encore là, elle serait beaucoup plus raisonnable, souffle-t-il en haussant les épaules.

Moritz émet une sorte de hoquet puis rentre la tête dans les épaules. Melody gratte une poussière invisible sur sa combinaison kaki.

– Ça fait des années que ma mère n’est plus aux commandes, Bart ! m’énervé-je tout en essayant de me contenir. Quel est ton problème, au juste ?

– Je n’ai aucun problème. Je te donne juste mon point de vue. Je travaille là depuis des années, je connais très bien les délais et nos capacités à les tenir.

– Et tu me suggères d’être raisonnable, donc. Tu crois qu’on construit un empire comme Stetson en étant... raisonnable ? demandé-je en détachant chaque syllabe que je prononce. En donnant un banal

bijou à la place d'une parure exclusive comme cela était prévu ? Bart, je ne tolérerai pas une seule remarque désobligeante de plus de ta part. Si tu es sous pression, prends un congé, j'arriverai très bien à me passer de toi !

Je vois le visage de Bart virer au cramoisi. Il ouvre la bouche pour répondre quelque chose, mais il n'en a pas le temps : on dirait qu'il y a une course-poursuite dans l'escalier. Nous tournons tous la tête en même temps, pour voir ce qui se passe. Nous n'apercevons rien, naturellement, puisque la porte de mon bureau est fermée.

– M. Stetson ne peut pas vous recevoir sans rendez-vous ! s'écrie la voix d'Olivia, la vendeuse.

– Mademoiselle Thunder, calmez-vous, je vous en prie, retentit la voix ferme de Shanna. Je vais chercher M. Stetson.

– Excusez-moi, dis-je à l'intention de Bart, Moritz et Melody.

J'ouvre la porte et je découvre la jeune fille de l'autre jour qui ne cesse de me harceler.

– Je veux te parler. Maintenant ! s'énerve-t-elle.

– Je suis en rendez-vous, mademoiselle, rétorqué-je d'un ton blasé et en soupirant, prêt à l'envoyer paître une bonne fois pour toutes.

Mais Shanna, devinant probablement mes intentions, pose une main sur mon bras.

– Je pense qu'il est temps de l'écouter, Lukas, me chuchote-t-elle.

Shanna prend les choses en main, en signifiant d'un regard à Olivia qu'elle peut redescendre dans la boutique, en demandant à mes créateurs de sortir de mon bureau et en incitant la jeune fille à y entrer.

– Si tu ne m'écoutes pas, je révèle tout à la presse ! s'écrie la jeune fille en entrant.

Shanna ferme la porte en me faisant un sourire crispé.

– Je ne vois pas ce que la presse pourrait faire de ce que vous voulez me dire, dis-je d'un ton presque blessant en m'adossant contre le mur, les bras croisés.

– Je suis ta demi-sœur, Lukas, dit-elle d'une voix brisée.

– Tiens donc...

Super, une paumée qui veut mettre la main sur l'héritage Stetson !

– Ton père était amoureux de ma mère. Et je suis née de leur union.

Je suis partagé entre l'amusement et l'agacement. Certaines personnes ne doutent de rien, manifestement.

– Mon père est mort, mademoiselle.

– Amy. Je m’appelle Amy Thunder.

Ce nom de famille me dit quelque chose. Je fronce les sourcils, puis me reprends.

– Et vous voulez quoi, au juste ?

– Comment ça, je veux quoi ?! s’écrie-t-elle comme si c’était évident. Tu es mon frère !

– Mon père n’a jamais eu de liaison. Il aimait ma mère. Ce ne sont que des conneries. Vous me faites perdre mon temps. Qu’est-ce que vous voulez ?

– Mais je veux que tu me croies ! Je ne te raconte pas de conneries, merde !

– Comment pourrais-je vous croire ? dis-je en me rapprochant d’elle.

Elle redresse son visage rougi par la colère. Ses yeux sont d’un bleu troublant.

– Fais-moi confiance, s’il te plaît, supplie-t-elle presque. Mes parents étaient profondément amoureux. Je n’ai aucune raison d’inventer cette histoire.

Je lève les yeux au ciel. Moi, des raisons, j’en connais des centaines. Mais je ne vais sûrement pas prendre le temps de les lui donner.

– Es-tu de mon côté, Lukas ?

– Pardon ?

– Es-tu de mon côté ou es-tu du côté de ta mère ? répète-t-elle.

Je ne comprends rien à ce qu’elle raconte.

– Bon, ce cinéma a assez duré, tranché-je, profondément irrité. Allez, j’ai un rendez-vous à terminer. Si vous voulez un héritage, trouvez-vous un autre pigeon.

Le visage d’Amy se décompose. Puis la colère anime ses traits, ses yeux se plissent et sa mâchoire se crispe.

– Donc tu es du côté de ta mère !

– Mais évidemment que je suis du côté de ma mère ! m’écrié-je. Sûrement pas du côté d’une femme que je ne connais pas et qui a probablement essayé de lui piquer son mari ! Et d’où je devrais prendre parti, de toute façon ? Mes parents formaient un couple uni, heureux. Mon père n’a pas eu de liaison.

– Ah oui ? C’est ce que tu crois ? Très bien, dit-elle en croisant les bras et en se détournant pour sortir.

Je fais quelques pas pour la suivre, afin d’être certain qu’elle sorte bien de chez moi.

– En tout cas, les journalistes seront ravis d’apprendre que le célèbre et talentueux Connor Stetson a une fille cachée ! crie-t-elle dans l’escalier.

*Putain, mais c’est une vraie plaie, cette gamine !*

Je m'élançais à sa poursuite sous les yeux ébahis de mon équipe. Le premier qui m'adresse la parole, je l'envoie en congé pendant une semaine. Sans solde ! Cette gamine va me rendre fou !

Je traverse ma boutique sans parvenir à la rattraper. Une fois dehors, je l'aperçois sur ma droite, sur le trottoir. Et j'aperçois aussi Eva qui arrive en trombe, visiblement énervée. Et encore plus lorsque les deux jeunes femmes se foncent dedans.

*Sérieux ?*

– Putain, mais vous ne pouvez pas faire attention ! s'énerve Amy en se frottant le bras.

– Mais je n'ai pas fait exprès ! rétorque Eva. C'est vous qui ne regardiez pas...

– Amy, ce n'est pas la peine de vous en prendre aux autres, lancé-je.

– Je ne t'ai jamais demandé de prendre ma défense ? m'accuse Eva avec un regard d'une froideur que je ne lui ai jamais vue. Tu crois que j'ai besoin d'un connard menteur et manipulateur pour me venir en aide ?

J'ouvre la bouche, mais aucun mot ne sort.

– Ah ! je le savais bien ! s'exclame Amy dans la foulée.

Je les regarde l'une après l'autre, leurs deux visages énervés, leurs yeux lançant des éclairs, visiblement prêtes à en découdre avec moi.

*Mais c'est une blague, non ? Elles se sont donné le mot ou quoi ?!*

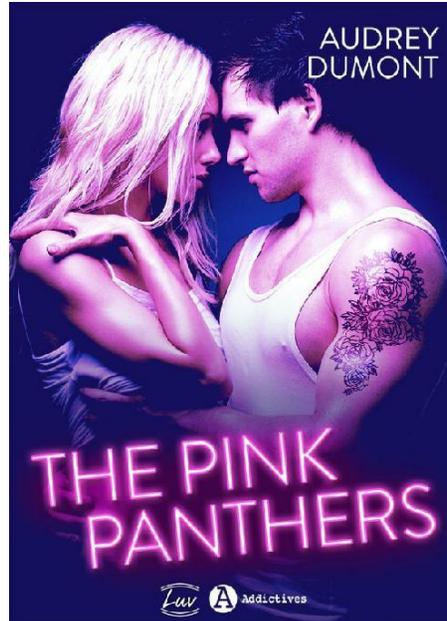
**À suivre,  
ne manquez pas le prochain épisode.**

**Également disponible :**

## **The Pink Panthers**

Harper est frondeuse, déterminée. Jouant de ses charmes et de sa sexualité, elle n'a peur de rien ni de personne. Elle travaille au Pink Panthers, un bar branché de Sacramento, rendu incontournable par ses barmaids. Avec elle, les règles sont claires : pas d'attachement, pas d'obligations, que du fun. Mais ça, c'était avant l'inconnu aux yeux de braise...

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Retrouvez  
toutes les séries  
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Mai 2017

ISBN 9791025737408

ZEVA\_003